

FABLES
DE FLORIAN

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

FABLES
DE FLORIAN

SUIVIES

DES POËMES DE TOBIE ET DE RUTH

avec des notes

PAR E. GERUZEZ

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

AVANT-PROPOS.

Nous ajoutons à nos classiques les *Fables de Florian*, qui partage avec La Fontaine le privilége d'amuser l'enfance et de l'instruire. Quelques notes mises au bas des pages ont suffi pour éclaircir le texte de ce poëte qui, tout spirituel qu'il est, a cherché surtout à être clair et simple. Nous les avons demandées à l'habile commentateur de notre La Fontaine.

Nous empruntons à la *Biographie universelle* quelques détails sur Florian, dont la vie, hélas! bien courte, ne présente que peu d'incidents. Né le 6 mars 1755, au pied des Cévennes, non loin d'Anduze, petite ville du Languedoc, dans le château dont il porte le nom, Florian (Jean-Pierre Claris de) appartenait à une famille noble, distinguée dans le métier des armes, et qui avait cessé d'être opulente. Il connut à peine sa mère, qu'il regretta toujours, ce qui lui faisait dire à un pauvre enfant qui pleurait d'une correction maternelle : « Tu es bien heureux, toi, de pouvoir être battu par ta mère! » Mot délicat et touchant, qui peint toute la tendresse de son âme.

Confié d'abord aux soins d'un aïeul, vieillard aimable et instruit, puis attaché, vers quinze ans, comme page au duc de Penthièvre, autre modèle de bonté, Florian avait passé deux années de son enfance au château de Ferney, auprès de Voltaire, qui fut séduit par sa gentillesse, et qui cultiva son esprit sans lui gâter le cœur. Elève de l'école d'artillerie de Bapaume, et plus tard officier de dragons, il garda les mêmes sentiments et charma les ennuis du service par la culture des lettres. Ses pastorales, et surtout *Galatée*, eurent un grand succès; ses romans poétiques, *Numa Pompilius*, et *Gonzalve de Cordoue*, ne furent pas moins goûtés. Quelques contes de vers faciles et de charmantes nouvelles en prose, de petites comédies naturelles et piquantes, sans parler de

l'imitation de *Don Quichotte*, soutinrent la réputation qu'il s'était faite, et qui fut consacrée par la dernière et la plus durable de ses œuvres, par ses Fables. L'Académie française qui l'avait couronné s'empressa de l'accueillir, en 1788, à peine âgé de trente-trois ans. Il était alors gentilhomme ordinaire du duc de Penthièvre, qui ne cessa jamais d'être son protecteur et son ami. La Révolution vint troubler la vie si douce et si bien remplie de Florian; la secousse fut trop rude pour cette âme délicate, elle en fut brisée. Florian, retenu plusieurs mois en prison, n'en sortit que pour languir quelque temps et puis mourir, à Sceaux, où il était revenu, le 13 septembre 1794, dans le cours de sa trente-neuvième année.

Florian n'est pas au rang des écrivains supérieurs, mais c'est un poëte agréable et il a sa physionomie propre. M. Geruzez, dans son *Histoire de la Littérature française*, nous paraît l'avoir judicieusement apprécié en peu de mots : « Cet esprit aimable, ce cœur ingénu, épris d'innocence, de candeur, d'héroïsme même, adoucit et amollit tout ce qu'il touche; il n'y a pas un loup dans ses bergeries, pas un félon parmi ses chevaliers; ses bergères ont plus de scrupules que l'*Astrée* de d'Urfé, ses bergers plus de délicatesse que l'*Aminte* du Tasse et que *Céladon;* dans ses romans historiques il suit les procédés de Mlle Scudéri, mais il les ménage; en imitant Cervantes, il réduit à une douce malice la force comique de l'auteur de *Don Quichotte;* partout il polit, il efface les saillies, mais partout il offre je ne sais quoi de doux, d'aisé et de caressant, qui a du charme et dont on ne se lasse point. »

Nous avons placé à la suite des *Fables* le petit poëme de *Tobie* et l'églogue biblique de *Ruth*, qui en sont inséparables comme complément moral.

DE LA FABLE.

Il y a quelque temps qu'un de mes amis, me voyant occupé de faire des fables, me proposa de me présenter à un de ses oncles, vieillard aimable et obligeant, qui, toute sa vie, avait aimé de prédilection le genre de l'apologue, possédait dans sa bibliothèque presque tous les fabulistes, et relisait sans cesse La Fontaine.

J'acceptai avec joie l'offre de mon ami : nous allâmes ensemble chez son oncle.

Je vis un petit vieillard de quatre-vingts ans à peu près, mais qui se tenait encore droit. Sa physionomie était douce et gaie, ses yeux vifs et spirituels ; son visage, son souris, sa manière d'être, annonçaient cette paix de l'âme, cette habitude d'être heureux par soi, qui se communique aux autres. On était sûr, au premier abord, que l'on voyait un honnête homme que la fortune avait respecté. Cette idée faisait plaisir, et préparait doucement le cœur à l'attrait qu'il éprouvait bientôt pour cet honnête homme.

Il me reçut avec une bonté franche et polie, me fit asseoir près de lui, me pria de parler un peu haut, parce qu'il avait, me dit-il, le bonheur de n'être que sourd ; et, déjà prévenu par son neveu que je me donnais les airs d'être un fabuliste, il me demanda si j'aurais la complaisance de lui dire quelques-uns de mes apologues. Je ne me fis pas presser ; j'avais déjà de

la confiance en lui. Je choisis promptement celles de mes fables que je regardais comme les meilleures; je m'efforçai de les réciter de mon mieux, de les parer de tout le prestige du débit, de les jouer en les disant; et je cherchai dans les yeux de mon juge à deviner s'il était satisfait.

Il m'écoutait avec bienveillance, souriait de temps en temps à certains traits, rapprochait ses sourcils à quelques autres, que je notais en moi-même pour les corriger. Après avoir entendu une douzaine d'apologues, il me donna ce tribut d'éloges que les auteurs regardent toujours comme le prix de leur travail, et qui n'est souvent que le salaire de leur lecture. Je le remerciai, comme il me louait, avec une reconnaissance modérée; et, ce petit moment passé, nous commençâmes une conversation plus cordiale.

« J'ai reconnu dans vos fables, me dit-il, plusieurs sujets pris dans des fables anciennes ou étrangères.

— Oui, lui répondis-je, toutes ne sont pas de mon invention. J'ai lu beaucoup de fabulistes; et lorsque j'ai trouvé des sujets qui me convenaient, qui n'avaient pas été traités par La Fontaine, je ne me suis fait aucun scrupule de m'en emparer. J'en dois quelques-uns à Ésope, à Bidpaï, à Gay, aux fabulistes allemands, beaucoup plus à un Espagnol nommé Yriarté, poëte dont je fais grand cas, et qui m'a fourni mes apologues les plus heureux. Je compte bien en prévenir le public dans une préface afin que l'on ne puisse pas me reprocher....

— Oh! c'est fort égal au public, interrompit-il en riant.

Qu'importe à vos lecteurs que le sujet d'une de vos fables ait été d'abord inventé par un Grec, par un Espagnol, ou par vous? L'important, c'est qu'elle soit bien faite. La Bruyère a dit : *Le choix des pensées est invention.* D'ailleurs vous avez pour vous l'exemple de La Fontaine. Il n'est guère de ses apologues que je n'aie retrouvés dans des auteurs plus anciens que lui. Mais comment y sont-ils? Si quelque chose pouvait ajouter à sa gloire, ce serait cette comparaison. N'ayez donc aucune inquiétude sur ce point. En poésie, comme à la guerre, ce qu'on prend à ses frères est vol, mais ce qu'on enlève aux étrangers est conquête.

« Parlons d'une chose plus importante. Comment avez-vous considéré l'apologue? »

A cette question je demeurai surpris, je rougis un peu, je balbutiai; et voyant bien, à l'air de bonté du vieillard, que le meilleur parti était d'avouer mon ignorance, je lui répondis, si bas qu'il me le fit répéter, que je n'avais pas encore assez réfléchi sur cette question, mais que je comptais m'en occuper quand je ferais mon discours préliminaire.

« J'entends, me répondit-il : vous avez commencé par faire des fables; et, quand votre recueil sera fini, vous réfléchirez sur la fable. Cette manière de procéder est assez commune même pour des objets plus importants. Au surplus, quand vous auriez pris la marche contraire, qui sûrement eût été plus raisonnable, je doute que vos fables y eussent gagné. Ce genre d'ouvrage est peut-être le seul où les poétiques sont à peu près inutiles, où l'étude n'ajoute presque rien au talent, où,

pour me servir d'une comparaison qui vous appartient, on travaille, par une espèce d'instinct, aussi bien que l'hirondelle bâtit son nid, ou bien aussi mal que le moineau fait le sien.

« Cependant je ne doute point que vous n'ayez lu, dans beaucoup de préfaces de fables, que *l'apologue est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action;* définition qui, par parenthèse, peut convenir au poëme épique, à la comédie, au roman, et ne pourrait s'appliquer à plusieurs fables, comme celles de *Philomèle et Progné*, de *l'Oiseau blessé d'une flèche*, du *Paon se plaignant à Junon,* du *Renard et du Buste*, etc., qui proprement n'ont point d'action, et dont tout le sens est renfermé dans le seul mot de la fin; ou comme celles de *l'Ivrogne et sa Femme*, du *Rieur et des Poissons*, de *Tircis et Amarante*, du *Testament expliqué par Ésope*, qui n'ont que le mérite assez grand d'être parfaitement contées, et qu'on serait bien fâché de retrancher, quoiqu'elles n'aient point de morale. Ainsi cette définition, reçue de tous les temps, ne me paraît pas toujours juste.

« Vous avez lu sûrement encore, dans le très-ingénieux discours que feu M. de La Motte a mis à la tête de ses fables, que, « pour faire un bon apologue, il faut « d'abord se proposer une vérité morale, la cacher « sous l'allégorie d'une image qui ne pèche ni contre « la justesse, ni contre l'unité, ni contre la nature, « amener ensuite des acteurs que l'on fera parler dans « un style familier mais élégant, simple mais ingénieux, « animé de ce qu'il y a de plus riant et de plus gra-

« cieux, en distinguant bien les nuances du riant et du « gracieux, du naturel et du naïf. »

« Tout cela est plein d'esprit, j'en conviens : mais, quand on saura toutes ces finesses, on sera tout au plus en état de prouver, comme l'a fait M. de La Motte, que la fable des *Deux Pigeons* est une fable imparfaite, car elle pèche *contre l'unité ;* que celle du *Lion amoureux* est encore moins bonne, *car l'image entière est vicieuse*[1]. Mais, pour le malheur des définitions et des règles, tout le monde n'en sait pas moins par cœur l'admirable fable des *Deux Pigeons ;* tout le monde n'en répète pas moins souvent les vers du *Lion amoureux*, et personne ne se soucie de savoir qu'on peut démontrer rigoureusement que ces deux fables sont contre les règles.

« Vous exigerez peut-être de moi, en me voyant critiquer avec tant de sévérité les définitions, les préceptes donnés sur la fable, que j'en indique de meilleurs : mais je m'en garderai bien, car je suis convaincu que ce genre ne peut être défini et ne peut avoir de préceptes. Boileau n'en a rien dit dans son *Art poétique*, et c'est peut-être parce qu'il avait senti qu'il ne pouvait le soumettre à ses lois. Ce Boileau, qui assurément était poëte, avait fait la fable de *la Mort et du Malheureux*, en concurrence avec La Fontaine. J. B. Rousseau, qui était poëte aussi, traita le même sujet. Lisez dans M. d'Alembert[2] ces deux apologues comparés avec celui de La Fontaine ; vous trouverez

1. OEuvres de La Motte, *Discours sur la fable*, tome IX, p. 22 et suiv.
2. Histoire des membres de l'Académie française.

la même morale, la même image, la même marche, presque les mêmes expressions; cependant les deux fables de Boileau et de Rousseau sont au moins très-médiocres, et celle de La Fontaine est un chef-d'œuvre.

« La raison de cette différence nous est parfaitement développée dans un excellent morceau sur la fable, de M. Marmontel[1]. Il n'y donne pas les moyens d'écrire de bonnes fables, car ils ne peuvent pas se donner; il n'expose point les principes, les règles qu'il faut observer, car je répète que dans ce genre il n'y en a point: mais il est le premier, ce me semble, qui nous ait expliqué pourquoi l'on trouve un si grand charme à lire La Fontaine, d'où vient l'illusion que nous cause cet inimitable écrivain. « Non-seule-
« ment, dit M. Marmontel, La Fontaine a ouï dire ce
« qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore.
« Ce n'est pas un poëte qui imagine, ce n'est pas un
« conteur qui plaisante; c'est un témoin présent à
« l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-
« même: son érudition, son éloquence, sa philoso-
« phie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination,
« de mémoire, de sentiment, il met tout en œuvre,
« de la meilleure foi du monde, pour vous persuader;
« et c'est cet air de bonne foi, c'est le sérieux avec
« lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus
« petites, c'est l'importance qu'il attache à des jeux
« d'enfants, c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin
« et une belette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à
« chaque instant: Le bon homme! etc. »

1. Éléments de Littérature.

« M. Marmontel a raison : quand ce mot est dit, on pardonne tout à l'auteur, on ne s'offense plus des leçons qu'il nous fait, des vérités qu'il nous apprend ; on lui permet de prétendre à nous enseigner la sagesse, prétention que l'on a tant de peine à passer à son égal. Mais un *bon homme* n'est plus notre égal : sa simplicité crédule, qui nous amuse, qui nous fait rire, nous délivre à nos yeux de sa supériorité; on respire alors, on peut hardiment sentir le plaisir qu'il nous donne; on peut l'admirer et l'aimer sans se compromettre.

« Voilà le grand secret de La Fontaine, secret qui n'était son secret que parce qu'il l'ignorait lui-même.

—Vous me prouvez, lui répondis-je assez tristement, qu'à moins d'être un La Fontaine, il ne faut pas faire de fables ; et vous sentez que la seule réponse à cette affligeante vérité, c'est de jeter au feu mes apologues. Vous m'en donnez une forte tentation ; et comme, dans les sacrifices un peu pénibles, il faut toujours profiter du moment où l'on se trouve en force, je vais, en rentrant chez moi... — Faire une sottise, interrompit-il ; sottise dont vous ne seriez point tenté, si vous aviez moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus de véritable admiration pour La Fontaine. — Comment ! repris-je d'un ton presque fâché, quelle plus grande preuve de modestie puis-je donner que de brûler un ouvrage qui m'a coûté des années de travail? et quel plus grand hommage peut recevoir de moi l'admirable modèle dont je ne puis jamais approcher ? — Monsieur le fabuliste, me dit le vieillard en souriant, notre conversation pourra vous fournir deux bonnes fables, l'une

sur l'amour-propre, l'autre sur la colère. En attendant, permettez-moi de vous faire une question que je veux aussi habiller en apologue.

« Si la plus belle des femmes, Hélène, par exemple, régnait encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers, fussent ravis d'admiration en la voyant paraître dans les jeux publics, ornée d'abord de ses attraits enchanteurs, de sa grâce, de sa beauté divine, et puis encore de l'éclat que donne la royauté, que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, que je veux bien supposer jeune, fraîche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paraître la reine, se croirait obligée d'aller se cacher? Vous lui diriez : « Ma chère enfant, pour-« quoi vous priver des jeux? Personne, je vous assure, « ne songe à vous comparer avec la reine de Sparte. Il « n'y a qu'une Hélène au monde; comment vous vient-il « dans la tête de songer à deux? Tenez-vous à votre « place. La plupart des Grecs ne vous regarderont pas, « car la reine est là-haut, et vous êtes ici. Ceux qui vous « regarderont, vous ne les ferez pas fuir. Il y en a même « qui peut-être vous trouveront à leur gré : vous en « ferez vos amis, et vous admirerez avec eux la beauté « de cette reine du monde. »

« Quand vous lui auriez dit cela, si la petite fille voulait encore s'aller cacher, ne lui conseilleriez-vous point d'avoir moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus d'admiration pour Hélène?

« Vous m'entendez; et je ne crois pas nécessaire, ainsi que l'exige M. de La Motte, de placer la moralité à la fin de mon apologue. Ne brûlez donc point vos fa-

bles, et soyez sûr que La Fontaine est si divin, que beaucoup de places infiniment au-dessous de la sienne sont encore très-belles. Si vous pouvez en avoir une, je vous en ferai mon compliment. Pour cela, vous n'avez besoin que de deux choses que je vais tâcher de vous expliquer.

« Quoique je vous aie dit que je ne connais point de définition juste et précise de l'apologue, j'adopterai pour la plupart celle que La Fontaine lui-même a choisie, lorsqu'en parlant du recueil de ses fables, il l'appelle :

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

« En effet, un apologue est une espèce de petit drame : il a son exposition, son nœud, son dénoûment. Que les acteurs en soient des animaux, des dieux, des arbres, des hommes, il faut toujours qu'ils commencent par me dire ce dont il s'agit, qu'ils m'intéressent à une situation, à un événement quelconque, et qu'ils finissent par me laisser satisfait, soit de cet événement, soit quelquefois d'un simple mot, qui est le résultat moral de tout ce qu'on a dit ou fait. Il me serait aisé, si je ne craignais d'être trop bavard, de prendre au hasard une fable de La Fontaine, et de vous faire voir l'avant-scène, l'exposition, faite souvent par un monologue, comme dans la fable du *Berger et son troupeau;* l'intérêt commençant avec la situation, comme dans *La Colombe et la Fourmi*, le danger croissant d'acte en acte, car il y en a de plusieurs actes, comme *l'Alouette*

et ses Petits avec le Maître d'un champ; et le dénoûment enfin, mis quelquefois en spectacle, comme dans *le Loup devenu Berger*, plus communément en simple récit.

« Cela posé, comme le fabuliste ne peut être aidé par de véritables acteurs, par le prestige du théâtre, et qu'il doit cependant me donner la comédie, il s'ensuit que son premier besoin, son talent le plus nécessaire, doit être celui de peindre : car il faut qu'il montre aux regards ce théâtre, ces acteurs qui lui manquent; il faut qu'il fasse lui-même ses décorations, ses habits; que non-seulement il écrive ses rôles, mais qu'il les joue en les écrivant, et qu'il exprime à la fois les gestes, les attitudes, les mines, les jeux de visage qui ajoutent tant à l'effet des scènes.

« Mais ce talent de peindre ne suffirait pas pour le genre de la fable, s'il ne se trouvait réuni avec celui de conter gaiement : art difficile et peu commun; car la gaieté que j'entends est à la fois celle de l'esprit et celle du caractere. C'est ce don, le plus désirable sans doute, puisqu'il vient presque toujours de l'innocence, qui nous fait aimer des autres, parce que nous pouvons nous aimer nous-mêmes; change en plaisir toutes nos actions, et souvent tous nos devoirs; nous délivre, sans nous donner la peine de l'attention, d'une foule de défauts pénibles, pour nous orner de mille qualités qui ne coûtent jamais d'efforts. Enfin cette gaieté, selon moi, est la véritable philosophie, qui se contente de peu sans savoir que c'est un mérite, supporte avec résignation les maux inévitables de la vie sans avoir

besoin de se dire que l'impatience n'y changerait rien, et sait encore faire le bonheur de ceux qui nous environnent, du seul supplément de notre propre bonheur.

« Voilà la gaieté que je veux dans l'écrivain qui raconte : elle entraîne avec elle le naturel, la grâce, la naïveté. Le talent de peindre, comme vous savez, comprend le mérite du style et le grand art de faire des vers qui soient toujours de la poésie. Ainsi je conclus que tout fabuliste qui réunira ces deux qualités pourra se flatter, non pas d'être l'égal de La Fontaine, mais d'être souffert après lui.

— Parlez-vous sérieusement, lui dis-je, et prétendez-vous m'encourager? Si tout ce que vous venez de détailler n'est que le moins qu'on puisse exiger d'un fabuliste, que voulez-vous que je devienne? Ou laissez-moi brûler mes fables, ou ne me démontrez pas qu'elles ne réussiront point. Je pourrais vous répondre pourtant que l'élégant Phèdre n'est rien moins que gai, que le laconique Ésope ne l'est pas beaucoup davantage, que l'Anglais Gay n'est presque jamais qu'un philosophe de mauvaise humeur, et que cependant....

—Ces messieurs-là, reprit le vieillard, n'ont rien de commun avec vous. Indépendamment de la différence de leur nation, de leur siècle, de leur langue, songez que Phèdre fut le premier chez les Romains qui écrivit des fables en vers; que Gay fut de même le premier chez les Anglais. Je ne prétends pas assurément leur disputer leur mérite : mais croyez que ce mot de *premier* ne laisse pas de faire à la réputation des hommes. Quant à votre Ésope, je ne dirai pas qu'il fut aussi le

premier chez les Grecs, car je suis persuadé qu'il n'a jamais existé.

— Quoi! répliquai-je, cet Ésope dont nous avons les ouvrages, dont j'ai lu la vie dans Méziriac, dans La Fontaine, dans tant d'autres, ce Phrygien si fameux par sa laideur, par son esprit, par sa sagesse, n'aurait été qu'un personnage imaginaire? Quelles preuves en avez-vous? Et qui donc, à votre avis, est l'inventeur de l'apologue?

— Vous pressez un peu les questions, reprit-il avec douceur, et vous allez m'engager dans une discussion scientifique à laquelle je ne suis guère propre, car on ne peut être moins savant que moi. Pour ce qui regarde Ésope, je vous renvoie à une dissertation fort bien faite, de feu M. Boulanger, *sur les incertitudes qui concernent les premiers écrivains de l'antiquité*. Vous y verrez que cet Ésope, si renommé par ses apologues, et que les historiens ont placé dans le VIe siècle avant notre ère, se trouve à la fois le contemporain du Crésus roi de Lydie, d'un Nectanébo roi d'Égypte, qui vivait cent quatre-vingts ans après Crésus, et de la courtisane Rhodope, qui passe pour avoir élevé une de ces fameuses pyramides bâties au moins dix-huit cents ans avant Crésus. Voilà déjà d'assez grands anachronismes pour rejeter comme fabuleuses toutes les vies d'Ésope.

« Quant à ses ouvrages, les Orientaux les réclament, et les attribuent à Lokman, fabuliste célèbre en Asie depuis des milliers d'années, surnommé *le Sage* par tout l'Orient, et qui passe pour avoir été, comme Ésope, esclave, laid et contrefait.

« M. Boulanger[1], par des raisons très-plausibles, démontre à peu près qu'Ésope et Lokman ne sont qu'un. Il est vrai qu'il donne ensuite des raisons presque aussi bonnes, tirées de l'étymologie, de la ressemblance des noms phéniciens, hébreux, arabes, pour prouver que ce Lokman *le Sage* pourrait fort bien être le roi Salomon. Il va plus loin ; et, comparant toujours les identités, les rapports des noms, les similitudes des anecdotes, il en conclut que ce Salomon, si révéré dans l'Orient pour sa sagesse, son esprit, sa puissance, ses ouvrages, était Joseph, fils de Jacob, premier ministre d'Égypte. De là, revenant à Ésope, il fait un rapprochement fort ingénieux d'Ésope et de Joseph, tous deux réduits à l'esclavage, et faisant prospérer la maison de leur maître ; tous deux enviés, persécutés, et pardonnant à leurs ennemis ; tous deux voyant en songe leur grandeur future, et sortant d'esclavage à l'occasion de ce songe ; tous deux excellant dans l'art d'interpréter les choses cachées ; enfin tous deux favoris et ministres, l'un du pharaon d'Égypte, l'autre du roi de Babylone.

« Mais, sans adopter toutes les opinions de M. Boulanger, je me borne à regarder comme à peu près sûr que ce prétendu Ésope n'est qu'un nom supposé, sous lequel on répandit dans la Grèce des apologues connus longtemps auparavant dans l'Orient. Tout nous vient de l'Orient ; et c'est la fable, sans aucun doute, qui a le plus conservé du caractère et de la tournure de

1. Né en 1722, mort en 1759. Ce savant n'a rien publié, et des amis indiscrets ont, après sa mort, dénaturé ce qu'il avait écrit.

l'esprit asiatique. Ce goût de paraboles, d'énigmes, cette habitude de parler toujours par images, d'envelopper les préceptes d'un voile qui semble les conserver, durent encore en Asie; leurs poëtes, leurs philosophes, n'ont jamais écrit autrement.

— Oui, lui dis-je, je suis de votre avis sur ce point; mais quel est le pays de l'Asie que vous regardez comme le berceau de la fable?

— Là-dessus, me répondit-il, je me suis fait un petit système qui pourrait bien n'être pas plus vrai que tant d'autres; mais, comme c'est peu important, je ne m'en suis pas refusé le plaisir. Voici mes idées sur l'origine de la fable : je ne les dis guère qu'à mes amis, parce qu'il n'y a pas grand inconvénient à se tromper avec eux.

« Nulle part on n'a dû s'occuper davantage des animaux que chez le peuple où la métempsycose était un dogme reçu. Dès qu'on a pu croire que notre âme passait après notre mort dans le corps de quelque animal, on n'a rien eu de mieux à faire, rien de plus raisonnable, rien de plus conséquent, que d'étudier avec soin les mœurs, les habitudes, la façon de vivre de ces animaux si intéressants, puisqu'ils étaient à la fois pour l'homme l'avenir et le passé, puisqu'on voyait toujours en eux ses pères, ses enfants et soi-même.

« De l'étude des animaux, de la certitude qu'ils ont notre âme, on a dû passer aisément à la croyance qu'ils ont un langage. Certaines espèces d'oiseaux l'indiquent même sans cela. Les étourneaux, les perdrix, les pigeons, les hirondelles, les corbeaux, les grues, les

poules, une foule d'autres, ne vivent jamais que par grandes troupes. D'où viendrait ce besoin de société, s'ils n'avaient pas le don de s'entendre? Cette seule question dispense d'autres raisonnements qu'on pourrait alléguer.

« Voilà donc le dogme de la métempsycose, qui, en conduisant naturellement les hommes à l'attention, à l'intérêt pour les animaux, a dû les mener promptement à la croyance qu'ils ont un langage. De là, je ne vois plus qu'un pas à l'invention de la fable, c'est-à-dire à l'idée de faire parler ces animaux pour les rendre les précepteurs des humains.

« Montaigue a dit : « Que notre sapience apprend des « bêtes les plus utiles enseignements aux plus grandes « et plus nécessaires parties de la vie. » En effet, sans parler des chiens, des chevaux, de plusieurs autres animaux, dont l'attachement, la bonté, la résignation, devraient sans cesse faire honte aux hommes, je ne veux prendre pour exemple que les mœurs du chevreuil, de cet animal si joli, si doux, qui ne vit point en société, mais en famille ; épouse toujours, à la manière des Guèbres, la sœur avec laquelle il vint au monde, avec laquelle il fut élevé ; qui demeure avec sa compagne, près de son père et de sa mère, jusqu'à ce que, père à son tour, il aille se consacrer à l'éducation de ses enfants, leur donner les leçons d'amour, d'innocence, de bonheur, qu'il a reçues et pratiquées, qui passe enfin sa vie entière dans les douceurs de l'amitié, dans les jouissances de la nature, et dans cette heureuse ignorance, cette imprévoyance des maux,

cette incuriosité qui, comme dit le bon Montaigne, *est un chevet si doux*, *si sain à reposer une tête bien faite.*

« Pensez-vous que le premier philosophe qui a pris la peine de rapprocher de ces mœurs si pures, si douces, nos intrigues, nos haines, nos crimes; de comparer avec mon chevreuil, allant paisiblement au gagnage[1], l'homme caché derrière un buisson, armé de l'arc qu'il a inventé pour tuer de plus loin ses frères, et employant ses soins, son adresse, à contrefaire le cri de la mère du chevreuil, afin que son enfant trompé, venant à ce cri qui l'appelle[2], reçoive une mort plus sûre des mains du perfide assassin; pensez-vous, dis-je, que ce philosophe n'ait pas aussitôt imaginé de faire causer ensemble les chevreuils pour reprocher à l'homme sa barbarie, pour lui dire les vérités dures que mon philosophe n'aurait pu hasarder sans s'exposer aux effets cruels de l'amour-propre irrité? Voilà la fable inventée; et, si vous avez pu me suivre dans mon diffus verbiage, vous devez conclure avec moi que l'apologue a dû naître dans l'Inde, et que le premier fabuliste fut sûrement un brachmane[3].

« Ici le peu que nous savons de ce beau pays s'accorde avec mon opinion. Les apologues de Bidpaï sont le plus ancien monument que l'on connaisse dans ce genre; et Bidpaï était un brachmane. Mais, comme il vivait sous un roi puissant dont il fut le premier ministre, ce qui

1. Pâturage, terre ensemencée où vont paître les animaux herbivores des forêts, tels que le cerf, le daim, le chevreuil.

2. C'est ainsi qu'on tue les chevreuils.

3. Prêtre indien, ministre de Brahma, la principale divinité de l'Inde.

suppose un peuple civilisé dès longtemps, il est assez vraisemblable que ses fables ne furent pas les premières. Peut-être même n'est-ce qu'un recueil des apologues qu'il avait appris à l'école des gymnosophistes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces apologues indiens, parmi lesquels on trouve *les deux Pigeons*, ont été traduits dans toutes les langues de l'Orient, tantôt sous le nom de Bidpaï ou Pilpaï, tantôt sous celui de Lokman. Ils passèrent ensuite en Grèce sous le titre de Fables d'Ésope. Phèdre les fit connaître aux Romains. Après Phèdre, plusieurs Latins, Aphtonius[1], Avien, Gabrias, composèrent aussi des fables. D'autres fabulistes plus modernes, tels que Faërne, Abstémius, Camérarius, en donnèrent des recueils, toujours en latin, jusqu'à la fin du XVIe siècle, qu'un nommé Hégémon, de Chalons-sur-Saône, s'avisa le premier de faire des fables en vers français[2]. Cent ans après, La Fontaine parut; et La Fontaine fit oublier toutes les fables passées, et, je tremble de vous le dire, vraisemblablement aussi toutes les fables futures. Cependant, M. de La Motte et quelques autres fabulistes très-estimables de notre temps ont eu, depuis La Fontaine, des succès mérités. Je ne les juge pas devant vous, parce

1. Aphtonius n'est pas un Latin, mais un Grec, aussi bien que Gabrias, qu'il faut nommer Babrius, et dont les fables, longtemps perdues ou défigurées, ont été récemment remises en lumière.

2. Florian ignorait qu'au moyen âge les trouvères avaient composé le *Roman de Renart*, qui est un recueil d'apologues, et que Marie de France, au treizième siècle, a mis en vers les fables d'Ésope. Bien d'autres versificateurs ont rimé en France d'après Ésope, avant Philibert Hégémon.

que ce sont vos rivaux ; je me borne à vous souhaiter de les valoir.

« Voilà l'histoire de la fable, telle que je la conçois et la sais. Je vous l'ai faite pour mon plaisir peut-être plus que pour le vôtre. Pardonnez cette digression à mon âge et à mon goût pour l'apologue. »

A ces mots le vieillard se tut. Je crois qu'il en était temps, car il commencait à se fatiguer. Je le remerciai des instructions qu'il m'avait données, et lui demandai la permission de lui porter le recueil de mes fables, pour qu'il voulût bien retrancher d'une main plus ferme que la mienne celles qu'il trouverait trop mauvaises, et m'indiquer les fautes susceptibles d'être corrigées dans celles qu'il laisserait. Il me le promit, me donna rendez-vous à huit jours de là. On juge que je fus exact à ce rendez-vous : mais quelle fut ma douleur, lorsque, arrivant avec mon manuscrit, j'appris à la porte du vieillard qu'il était mort de la veille ! Je le regrettai comme un bienfaiteur, car il l'aurait été, et c'est la même chose. Je ne me sentis pas le courage de corriger sans lui mes apologues, encore moins celui d'en retrancher; et, privé de conseil, de guide, précisément à l'instant où l'on m'avait fait sentir combien j'en avais besoin, pour me délivrer du soin fatigant de songer sans cesse à mes fables, je pris le parti de les imprimer. C'est à présent au public à faire l'office du vieillard : peut-être trouverai-je en lui moins de politesse, mais il trouvera dans moi la même docilité.

LIVRE PREMIER.

I. *La Fable et la Vérite.*

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits[1].
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits,
Jeune et vieux fuyaient à sa vue[2].
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter[3].
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très-brillants.
« Eh! vous voilà! bonjour, dit-elle :
Que faites-vous ici seule sur un chemin? »
La Vérité répond : « Vous le voyez, je gèle;
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite;
Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
— Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,

1. Les anciens plaçaient au fond d'un puits le séjour de la Vérité, qui s'y était réfugiée loin des hommes qui la maltraitaient. On ignore maintenant où elle se cache.

2. Ce vers est mauvais : *jeune et vieux*, au singulier, ne peut pas représenter les jeunes gens et les vieillards fuyant tous à la vue de la vérité; il aurait fallu dire :

Jeunes et vieux, tous fuyaient à sa vue.

3. *Habiter* n'est pas le mot propre; *s'abriter* conviendrait mieux : la Vérité cherche, non pas un logement, mais un abri.

Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons nous;
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie[1]. »

1. Florian met ici en action ces vers de La Fontaine (liv. VI, fable II, v. 3) :

Une Morale nue apporte de l'ennui :
Le Conte fait passer le précepte avec lui.

II. *Le Bœuf, le Cheval et l'Ane.*

Un bœuf, un baudet, un cheval,
Se disputaient la préséance.
Un baudet! direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.
A qui l'orgueil sied-il? et qui de nous ne pense
Valoir ceux que le rang, les talents, la naissance,
Élèvent au-dessus de nous?
Le bœuf, d'un ton modeste et doux,
Alléguait ses nombreux services,
Sa force, sa docilité;
Le coursier, sa valeur, ses nobles exercices;
Et l'âne son utilité.
« Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres :
En voici venir trois; exposons-leur nos titres.

Si deux sont d'un avis, le procès est jugé. »
Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé
D'être le rapporteur; il explique l'affaire,
Et demande le jugement.
Un des juges choisis, maquignon bas-normand,
Crie aussitôt : « La chose est claire,
Le cheval a gagné. — Non pas, mon cher confrère,
Dit le second jugeur[1]; c'était un gros meunier;
L'âne doit marcher le premier :
Tout autre avis serait d'une injustice extrême.
— Oh! que nenni, dit le troisième,
Fermier de sa paroisse et riche laboureur,
Au bœuf appartient cet honneur.
— Quoi! reprend le coursier écumant de colère,
Votre avis n'est dicté que par votre intérêt?
— Eh mais! dit le Normand, par qui donc, s'il vous plaît[2]?
N'est-ce pas le code ordinaire? »

1. *Jugeur* peut se dire d'un juge sans jugement. C'est un mot de raillerie et presque d'injure.

2. La réponse est bien d'un Normand; mais ici le maquignon, qui a donné la préférence au cheval, devrait abonder dans son sens et s'irriter avec lui contre les autres *jugeurs*.

III. *Le Roi et les deux Bergers.*

Certain monarque un jour déplorait sa misère,
Et se lamentait d'être roi :
« Quel pénible métier! disait-il; sur la terre
Est-il un seul mortel contredit comme moi?
Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre;
Je chéris mes sujets, et je mets des impôts;
J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse;
Mon peuple est accablé de maux,
Je suis consumé de tristesse :

Partout je cherche des avis,
Je prends tous les moyens, inutile est ma peine;
Plus j'en fais [1], moins je réussis. »
Notre monarque alors aperçoit dans la plaine
Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,
Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,
Dispersés, bêlants, éperdus,
Et des béliers sans force errant dans les bruyères.
Leur conducteur Guillot allait, venait, courait.
Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,
Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,
Puis à sa brebis la plus chère;
Et, tandis qu'il est d'un côté,
Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite;
Le berger court, l'agneau qu'il quitte
Par une louve est emporté.
Guillot tout haletant s'arrête,
S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir;
Et, de son poing frappant sa tête,
Il demande au ciel de mourir.
« Voilà bien ma fidèle image!
S'écria le monarque; et les pauvres bergers,
Comme nous autres rois entourés de dangers,
N'ont pas un plus doux esclavage :
Cela console un peu. » Comme il disait ces mots,
Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,
Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine,
Tant leur riche toison les gêne [2],
Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissants,
Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,
Et de qui la mamelle pleine
Fait accourir de loin les agneaux bondissants.

1. Plus je fais d'efforts.
2. L'idée de gêne n'est pas à sa place dans une description destinée à peindre l'abondance et la prospérité. Florian exprime mieux sa pensée deux vers plus loin lorsqu'il dit :

Des brebis fléchissant sous le poids de leur laine.

Mais pourquoi dire deux fois la même chose?

Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,
Faisait des vers pour son Iris,
Les chantait doucement aux échos attendris,
Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre [1].
Le roi tout étonné disait : « Ce beau troupeau
Sera bientôt détruit; les loups ne craignent guère
Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère;
On les écarte mal avec un chalumeau.
Ah! comme je rirais!... » Dans l'instant le loup passe,
Comme pour lui faire plaisir;
Mais à peine il paraît, que, prompt à le saisir,
Un chien s'élance et le terrasse.
Au bruit qu'ils font en combattant,
Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine :
Un autre chien part, les ramène,
Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.
Le berger voyait tout, couché dessus [2] l'herbette,
Et ne quittait pas sa musette.
Alors le roi presque en courroux
Lui dit : « Comment fais-tu? Les bois sont pleins de loups,
Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille,
Et, sans en être moins tranquille,
Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens!
— Sire, dit le berger, la chose est fort facile;
Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens [3]. »

1. Souvenir de la première églogue de Virgile :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi, etc.

Ces souvenirs sont rares dans Florian.

2. *Dessus* a été primitivement une préposition. Les grammairiens veulent en faire un adverbe. Le poëte parle ici la langue de La Fontaine, et il n'a pas tort.

3. Il est facile de voir que le berger conseille au roi de choisir de bons ministres.

IV. *Les deux Voyageurs.*

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit : « Pour nous la bonne aubaine[1] !
— Non, répond Thomas froidement :
Pour nous n'est pas bien dit; *pour moi*, c'est différent. »
Lubin ne souffle plus : mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas tremblant, et non sans cause,
Dit : « Nous sommes perdus ! — Non, lui répond Lubin :
Nous n'est pas le vrai mot; mais *toi*, c'est autre chose. »
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris;
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand la fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

1. *Aubaine* vient d'aubain (*advena*, étranger) et signifie au propre, la succession d'un étranger, qui, dans le droit ancien, revenait au trésor public. Au figuré, ce mot signifie une bonne rencontre inattendue.

V. *Les Serins et le Chardonneret.*

Un amateur d'oiseaux avait, en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine,

Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf, qui dans peu vint à bien.
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille.
Couché dans le duvet, il dort le long du jour
A côté des serins dont il se croit le frère,
Reçoit la becquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau
D'un brillant plumage s'habille;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille [1],
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait!
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vient lui dire : « Il est temps enfin de vous connaît
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments
Ne sont point du tout vos parents.
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,
Le bec... — Oui, dit l'oiseau, j'ai ce qu'il vous plaira,
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.
Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,
Leurs soins me prouvent le contraire :
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent [2].

1. La jonquille est une plante dont la fleur est jaune, comme le plumage du serin.

2. On prendrait volontiers ce vers pour un vers de Lamothe, tant il est dur et prosaïque.

Pour un oiseau reconnaissant
Un bienfaiteur est plus qu'un père [1]. »

1. Il ne faudrait pas faire de ce vers une maxime générale.

VI. *Le Chat et le Miroir.*

Philosophes hardis, qui passez votre vie
A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,
Daignez écouter, je vous prie,
Ce trait du plus sage des chats.

Sur une table de toilette
Ce chat aperçut un miroir;
Il y saute, regarde, et d'abord pense voir
Un de ses frères qui le guette.
Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.
Surpris, il juge alors la glace transparente,
Et passe de l'autre côté,
Ne trouve rien, revient, et le chat se présente [1]
Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,
Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,
Sur le haut du miroir il se met à cheval,
Une patte par-ci, l'autre par-là; de sorte
Qu'il puisse partout le saisir.
Alors, croyant bien le tenir,
Doucement vers la glace il incline la tête,
Aperçoit une oreille, et puis deux... A l'instant,
A droite, à gauche, il va jetant
Sa griffe qu'il tient toute prête :
Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.
Alors, sans davantage attendre,

1. *Se présente* est un mot bien languissant pour exprimer le retour subit de l'image.

Sans chercher plus longtemps ce qu'il ne peut com-
Il laisse le miroir et retourne aux souris. [prendre,
« Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère?
Une chose que notre esprit,
Après un long travail, n'entend ni ne saisit,
Ne nous est jamais nécessaire. »

VII. *La Carpe et les Carpillons.*

« Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier [1] plus dangereux encor. »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes ;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
« Ah ! ah ! criaient les carpillons
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel
Les arbres sont cachés sous l'onde ;
Nous sommes les maîtres du monde,
C'est le déluge universel [2].
— Ne croyez pas cela, répond la vieille mère,
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :

1. Espèce de filet dont l'ouverture est bordée de plomb, et qui se précipite au fond de l'eau avec la rapidité d'un oiseau de proie.
2. Ces carpillons sont éloquents et enthousiastes à la manière du jeune Rat de La Fontaine, qui s'écrie *au sortir de sa case:*

Voilà les Apennins et voici le Caucase!

Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
— Bah ! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris,
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? Je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère;
C'est qu'on veut sortir de sa sphère;
C'est que... c'est que... Je ne finirais pas.

VIII. *Le Calife.*

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique
Que ne le fut jamais celui de Salomon [1].
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique;
L'or, le jaspe, l'azur, décoraient le parvis ;
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,

1. Le temple de Salomon , à Jérusalem, est plus célèbre que son palais. C'était une des sept merveilles du monde ancien.

Et les fontaines jaillissantes
Roulant leurs ondes bondissantes [1]
A côté des lits de brocart.
Près de ce beau palais, juste devant [2] l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.
Là, content du petit produit
D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles [3],
Le bon vieillard, libre, oublié,
Coulait des jours doux et paisibles,
Point envieux, point envié.
J'ai déjà dit que sa retraite
Masquait le devant du palais.
Le vizir veut d'abord, sans forme de procès,
Qu'on abatte la maisonnette;
Mais le calife veut que d'abord [4] on l'achète.
Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,
On lui porte de l'or. « Non, gardez votre somme,
Répond doucement le pauvre homme;
Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :
Et, quant à ma maison, je ne puis m'en défaire;
C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père [5];
Je prétends y mourir aussi.
Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici;
Il peut détruire ma chaumière :
Mais, s'il le fait, il me verra
Venir, chaque matin, sur la dernière pierre

1. Les fontaines jaillissantes, ou jets d'eau, alimentent des bassins, elles ne roulent pas « d'ondes bondissantes, » comme les cascades. Cette description pompeuse est inexacte.

2. *Juste devant* est trop familier et manque d'élégance.

3. *Pénibles* est une épithète redondante après *soucis*. On peut en dire autant de *paisibles* après *doux*. Ces mots mis pour la rime s'appellent chevilles.

4. *D'abord* se trouve deux vers plus haut. Cette répétition est une négligence qui gâte ce passage.

5. Le meunier de Sans-Souci, qui veut garder son moulin, répond de même à Frédéric, dans le conte d'Andrieux :

Mon vieux père y mourut; c'est mon Potsdam à moi.

M'asseoir et pleurer ma misère :
Je connais Almamon, son cœur en gémira. »
Cet insolent discours excita la colère
Du vizir, qui voulait punir ce téméraire,
Et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : « Non,
J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée;
Ma gloire tient à sa durée :
Je veux que nos neveux, en la considérant,
Y trouvent de mon règne un monument auguste,
En voyant le palais, ils diront : Il fut grand ;
En voyant la chaumière, ils diront : Il fut juste. »

IX. *La Mort.*

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,
Dans les enfers toute sa cour.
Elle voulait choisir un bon premier ministre,
Qui rendît ses États encor plus florissants.
Pour remplir cet emploi sinistre,
Du fond du noir Tartare avancent à pas lents
La Fièvre, la Goutte et la Guerre [1].
C'étaient trois sujets excellents ;
Tout l'enfer et toute la terre
Rendaient justice à leurs talents.
La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.
On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite ;
Nul n'osait lui rien disputer,
Lorsque d'un Médecin arriva la visite ;
Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter :
La Mort même était en balance.

1. La Fièvre et la Goutte ont leurs raisons pour aller lentement, mais la Guerre marche vite.

Mais les Vices étant venus,
Dès ce moment la Mort n'hésita plus :
Elle choisit l'Intempérance.

X. *Les deux Jardiniers.*

Deux frères jardiniers avaient par héritage
Un jardin dont chacun cultivait la moitié :
Liés d'une étroite amitié,
Ensemble ils faisaient leur ménage.
L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,
Se croyait un très-grand docteur ;
Et monsieur Jean passait sa vie
A lire l'almanach, à regarder le temps
Et la girouette et les vents.
Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,
Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul
Des milliers de pois peuvent sortir si vite ;
Pourquoi la graine du tilleul,
Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite
Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain [1] ;
Enfin par quel secret mystère
Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,
Sait se retourner dans son sein,
Place en bas sa racine et pousse en haut sa tige.
Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige
De ne point pénétrer ces importants secrets,
Il n'arrose point son marais [2] ;
Ses épinards et sa laitue
Sèchent sur pied ; le vent du nord lui tue
Ses figuiers qu'il ne couvre pas.

1. *Terrain* n'est pas le mot juste, il fallait *le sol* ou *la terre.*
2. Un *marais* jardin potager cultivé par un *maraîcher.*

Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse;
Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,
N'a que son frère pour ressource.
Celui-ci, dès le grand matin,
Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,
Bêchait, arrosait tout, du pêcher à l'oseille.
Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir [1],
Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.
Aussi dans son terrain tout venait à merveille,
Il avait des écus, des fruits et du plaisir [2].
Ce fut lui qui nourrit son frère;
Et quand monsieur Jean tout surpris
S'en vint lui demander comment il savait faire.
« Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère:
Je travaille, et tu réfléchis [3],
Lequel rapporte davantage?
Tu te tourmentes, je jouis;
Qui de nous deux est le plus sage? »

1. Inversion forcée.
2. Ces trois mots ne sont pas dans leur ordre naturel, les *écus* devaient venir après le *plaisir* et les *fruits* qui naissent du travail; les fruits amènent l'argent.
3. L'opposition du travail et de la réflexion n'est pas nette. On peut et même on doit tout ensemble travailler et réfléchir.

XI. *Le Chien et le Chat.*

Un chien vendu par son maître
Brisa sa chaîne, et revint
Au logis qui le vit naître.
Jugez de ce qu'il devint
Lorsque, pour prix de son zèle,
Il fut de cette maison
Reconduit par le bâton

Vers sa demeure nouvelle,
Un vieux chat, son compagnon,
Voyant sa surprise extrême,
En passant lui dit ce mot :
« Tu croyais donc, pauvre sot,
Que c'est pour nous qu'on nous aime[1] ! »

1. Cette fable est une épigramme dont il ne faut pas faire une maxime générale. Il y a des amitiés sincères.

XII. *Le Vacher et le Garde-chasse.*

Colin gardait un jour les vaches de son père,
Colin n'avait pas de bergère,
Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois ;
« Depuis l'aube, dit-il, je cours dans cette plaine
Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,
Et qui m'a mis tout hors d'haleine.
— Il vient de passer par là-bas,
Lui répondit Colin ; mais, si vous êtes las,
Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,
Et j'irai faire votre chasse,
Je réponds du chevreuil. — Ma foi, je le veux bien ;
Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,
Va le tuer. » Colin s'apprête
S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoiqu'à regret,
Court avec lui dans la forêt.
Le chien bat les buissons ; il va, vient, sent, arrête ;
Et voilà le chevreuil.... Colin impatient
Tire aussitôt, manque la bête,
Et blesse le pauvre Sultan.
A la suite du chien qui crie,
Colin revient à la prairie.
Il trouve le garde ronflant;

De vaches, point; elles étaient volées.
Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux[1],
Parcourt en gémissant les monts et les vallées.
Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,
Colin retourne chez son père,
Et lui conte en tremblant l'affaire.
Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,
Corrige son cher fils de ses folles idées,
Puis lui dit : « Chacun son métier,
Les vaches seront bien gardées. »

1. Image vulgaire et locution triviale.

XIII. *La Coquette et l'Abeille.*

Chloé, jeune, jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disait à son cher confident[1]
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.
« Au secours! au secours! crie aussitôt la dame :
Venez, Lise, Marton, accourez promptement;
Chassez ce monstre ailé. » Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. « Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur:
La bouche de Chloé me semblait une rose,
Et j'ai cru... » Ce seul mot à Chloé rend ses sens[2].

1. Son miroir.
2. Pour entendre ce mot il fallait que Chloé eût gardé l'ouïe, qui est un sens. L'évanouissement qui permet à Chloé de saisir des paroles d'abeille devait être bien léger.

« Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère.
D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle, à peine je la sens[1]. »

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

1. Ce vers est joli, mais la grammaire doit y trouver une amphibologie; *elle* se rapporte à l'abeille et le pronom *la* à *piqûre*. Grammaticalement, c'est la piqûre qui parle et qui est sentie. Maudite grammaire!

XIV. *L'Éléphant blanc.*

Dans certains pays de l'Asie
On révère les éléphants,
Surtout les blancs.
Un palais est leur écurie,
On les sert dans des vases d'or;
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,
Et les peuples se font la guerre
Pour s'enlever ce beau trésor.
Un de ces éléphants, grand penseur, bonne tête,
Voulut savoir un jour d'un de ses conducteurs
Ce qui lui valait tant d'honneurs,
Puisque au fond, comme un autre, il n'était qu'une bête
« Ah! répond le cornac[1], c'est trop d'humilité;
L'on connaît votre dignité,
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie
Les âmes des héros qu'a chéris la patrie
S'en vont habiter quelque temps
Dans les corps des éléphants blancs.
Nos talapoins[2] l'ont dit, ainsi la chose est sûre.

1. *Cornac*, conducteur d'un éléphant.
2. *Talapoins*, espèce de moines indiens.

— Quoi! vous nous croyez des héros?
— Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,
Jouissant dans les bois des biens de la nature?
— Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,
Car on t'a trompé, je t'assure;
Et, si tu veux y réfléchir,
Tu verras bientôt l'imposture :
Nous sommes fiers et caressants;
Modérés, quoique tout-puissants;
On ne nous voit point faire injure
A plus faible que nous; l'amour dans notre cœur
Reçoit des lois de la pudeur;
Malgré la faveur où nous sommes,
Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus :
Quelles preuves faut-il de plus?
Comment nous croyez-vous des hommes? »

XV. *Le Lierre et le Thym*[1].

« Que je te plains, petite plante!
Disait un jour le lierre au thym :
Toujours ramper[2], c'est ton destin,
Ta tige chétive et tremblante
Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,
Unie au chêne altier que chérit Jupiter,
S'élance avec lui dans la nue.
— Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue,
Je ne puis sur ce point disputer avec toi :
Mais je me soutiens par moi-même;

1. Imité d'une fable d'Iriarte, qui a pour titre le Thym et la Pariétaire.
2. Le thym ne rampe ni ne grimpe; il s'élève peu, mais toujours debout.

Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,
    Tu ramperais[1] plus bas que moi. »

Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,
Qui nous parlez toujours de grec ou de latin
    Dans vos discours préliminaires
    Retenez ce que dit le thym[2].

1. Le lierre en s'élevant ne cesse pas de ramper. Il grimpe, et grimper c'est ramper verticalement.
2. Il est certain que l'auteur d'un bon petit livre vaut mieux que l'auteur d'un gros commentaire.

XVI. *Le Chat et la Lunette.*

    Un chat sauvage et grand chasseur
    S'établit, pour faire bombance,
    Dans le parc d'un jeune seigneur
Où lapins et perdrix étaient en abondance.
Là ce nouveau Nemrod[1], la nuit comme le jour
A la course, à l'affût également habile,
Poursuivait, attendait, immolait tour à tour
    Et quadrupède et volatile.
Les gardes épiaient l'insolent braconnier :
Mais, dans le fort du bois caché près d'un terrier,
    Le drôle trompait leur adresse.
Cependant il craignait d'être pris à la fin,
    Et se plaignait que la vieillesse
    Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin.
Ce penser lui causait souvent de la tristesse,
Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir,
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :

1. La Bible qualifie Nemrod, le fondateur du royaume d'Assyrie, de grand chasseur devant le Seigneur.

C'était une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,
Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.
Le chat d'abord la considère,
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait à petits coups rouler sur le côté,
Court après, s'en saisit, l'agite, la remue,
Étonné que rien n'en sortît.
Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts, c'était le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette
Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyaient pas.
« Ah! quel trésor! » dit-il en serrant sa lunette,
Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit; il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.
Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain,
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde :
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin [1].
Croyant avoir le temps, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas, qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête,
Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette,
Qu'il retourne suivant l'objet :
On voit là-bas ce qui déplaît,
On voit ici ce qu'on souhaite.

1. On ne voit pas pourquoi ce chat prend toujours le gros bout pour lorgner le garde et le petit bout pour le lapin. Cette nouvelle manœuvre est inutile et invraisemblable, et il suffisait de la première pour amener la moralité, qui est juste et piquante.

XVII. *Le Jeune Homme et le Vieillard.*

« De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune,
Demandait à son père un jeune ambitieux.
— Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux :
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
— Oh! trop pénible est cette vie;
Je veux des moyens moins brillants.
— Il en est de plus sûrs, l'intrigue.... – Elle est trop vile,
Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.
— Eh bien! sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir[1]. »

1. Cet apologue est encore une épigramme, dans le sens de ce vers du satirique Gilbert :

S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

XVIII. *La Taupe et les Lapins*[1].

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts ;
En convenir, c'est autre chose :
On aime mieux souffrir de véritables maux,
Que d'avouer qu'ils en sont cause[2].
Je me souviens, à ce sujet,
D'avoir été témoin d'un fait

1. Fable imitée du poëte espagnol Iriarte.
2. *Ils* se rapporte à *défauts;* le sens l'indique, mais la phrase n'est pas bien construite.

Fort étonnant et difficile à croire;
Mais je l'ai vu : voici l'histoire.

Près d'un bois, le soir, à l'écart,
Dans une superbe prairie,
Des lapins s'amusaient, sur l'herbette fleurie,
A jouer au colin-maillard.
Des lapins! direz-vous, la chose est impossible.
Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible
Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait,
Et puis sous le cou se nouait :
Un instant en faisait l'affaire.
Celui que ce ruban privait de la lumière
Se plaçait au milieu ; les autres alentour
Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,
S'éloignaient, venaient tour à tour
Tirer sa queue ou ses oreilles.
Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,
Sans craindre pot au noir[1], jette au hasard la patte :
Mais la troupe échappe à la hâte[2],
Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,
Il y sera jusqu'à demain.
Une taupe assez étourdie,
Qui sous terre entendit ce bruit,
Sort aussitôt de son réduit,
Et se mêle dans la partie;
Vous jugez que, n'y voyant pas,
Elle fut prise au premier pas.
« Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,
Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur
Nous fassions un peu de faveur ;
Elle est sans yeux et sans défense ;
Ainsi je suis d'avis.... — Non, répond avec feu

1. Expression proverbiale tirée d'un jeu où l'on risque de se salir la main.

2. *Hâte* ne rime pas avec *patte*, mais rimerait fort bien avec *pâte*. Même en français il faut savoir distinguer les longues d'avec les brèves.

La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu;
Mettez-moi le bandeau. — Très-volontiers, ma chère;
Le voici : mais je crois qu'il n'est pas nécessaire
Que nous serrions le nœud bien fort.
— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,
Serrez bien, car j'y vois.... Serrez, j'y vois encor. »

XIX. *Le Rossignol et le Prince.*

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage[1];
C'est le profit de la grandeur.
Un rossignol chantait sous le feuillage :
Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
Et, comme il était prince, il veut, dans le moment,
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.
« Pourquoi donc, dit alors Son Altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux ?
— C'est, lui dit le Mentor[2], afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver[3]. »

1. L'usage de qui? Des princes, sans contredit, mais il fallait l'exprimer. On ne l'apprend qu'au vers suivant.

2. Un Mentor est un sage gouverneur. C'est le nom de celui de Télémaque, dont Minerve a pris les traits dans l'ouvrage de Fénelon.

3. Le mérite a tort de se cacher et on a tort aussi de ne pas aller le trouver. Mais il ne faut pas croire, parce qu'on demeure dans l'obscurité, qu'on soit un talent méconnu. Tous ceux qui chantent dans le désert ne sont pas des rossignols.

XX. *L'Aveugle et le Paralytique.*

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius[1] l'a dit ; suivons tous sa doctrine :
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :
Mais leurs cris étaient superflus,
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus[2].
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle, à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres[3].

1. Confucius ou Confutzée (550 av. J. C.), législateur des Chinois.
2. Ce vers est digne de La Fontaine.
3. Virgile exprime le même sentiment, lorsqu'il fait dire par Didon :

Non ignara mali, miseris succurrere disco,

que Delille traduit ainsi :

Malheureuse j'appris à plaindre le malheur.

« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
—Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle; écoutez : A nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire :
J'ai des jambes, et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi[1],
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

1. Expressions et tournure languissantes.

XXI. *L'Enfant et le Dattier.*

Non loin des rochers de l'Atlas[1],
Au milieu des déserts, où cent tribus errantes
Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,
Un jour, certain enfant précipitait ses pas.
C'était le jeune fils de quelque musulmane
Qui s'en allait en caravane :
Quand sa mère dormait, il courait le pays.
Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,
Notre enfant trouve une fontaine,
Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.
« Oh ! quel bonheur ! dit-il, ces dattes, cette eau claire,
M'appartiennent ; sans moi, dans ce lieu solitaire,

1. Montagne de l'Afrique.

Ces trésors cachés, inconnus,
Demeuraient à jamais perdus.
Je les ai découverts, ils sont ma récompense. »
Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,
Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.
L'entreprise était périlleuse;
L'écorce tantôt nue, et tantôt raboteuse,
Lui déchirait les mains ou les faisait glisser.
Deux fois il retomba; mais, d'une ardeur nouvelle,
Il recommence de plus belle,
Et parvient enfin, haletant,
A ces fruits qu'il désirait tant.
Il se jette alors sur les dattes,
Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,
Et mangeant
Sans choisir les plus délicates.
Tout à coup voilà notre enfant
Qui réfléchit et qui descend.
Il court chercher sa bonne mère,
Prend avec lui son jeune frère,
Les conduit au dattier. Le cadet incliné,
S'appuyant au tronc qu'il embrasse,
Présente son dos à l'aîné;
L'autre y monte, et de cette place,
Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,
Cueille et jette les fruits; la mère les ramasse,
Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.
La récolte achevée, et la nappe étant mise,
Les deux frères tranquillement,
Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,
Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image :
Je ne connais de biens que ceux que l'on partage.
Cœurs dignes de sentir le prix de l'amitié,
Retenez cet ancien adage :
Le tout ne vaut pas la moitié.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

I. *La Mère, l'Enfant et les Sarigues*[1].

« Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle :
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »
L'enfant frappe des mains; la sarigue attentive
Se dresse, et, d'une voix plaintive,
Jette un cri, les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis;
Ils disparaissent tous : la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse[2].
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :

1. Espèce de renard du Pérou (BUFFON, *Histoire naturelle*).
2. Ce tableau est charmant. Rarement Florian a été aussi bien inspiré. Florian aimait tendrement sa mère, et on voit combien ce sentiment a répandu de naturel et de grâce sur cet apologue.

« Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

II. *Le vieux Arbre et le Jardinier.*

Un jardinier, dans son jardin,
Avait un vieux arbre stérile;
C'était un grand poirier, qui jadis fut fertile :
Mais il avait vieilli, tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin;
Le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit :
« Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
Que je t'ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant;
N'assassine pas un mourant
Qui fut ton bienfaiteur. — Je te coupe avec peine,
Répond le jardinier; mais j'ai besoin de bois. »
Alors, gazouillant à la fois,
De rossignols une centaine
S'écrie : « Épargne-le, nous n'avons plus que lui.
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,
Nous la réjouissons par notre doux ramage;
Elle est seule souvent, nous charmons son ennui. »
Le jardinier les chasse et rit de leur requête;
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
Sort aussitôt du tronc, en lui disant : « Arrête,
Écoute-nous, homme inhumain :
Si tu nous laisses cet asile,
Chaque jour nous te donnerons
Un miel délicieux, dont tu peux à la ville
Porter et vendre les rayons;
Cela te touche-t-il? — J'en pleure de tendresse,

Répond l'avare jardinier :
Eh! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
Qui m'a nourri dans sa jeunesse?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux;
C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.
Et vous, qui daignerez augmenter mon aisance,
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton. »
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
Et laisse vivre le vieux tronc.

Comptez sur la reconnaissance
Quand l'intérêt vous en répond [1].

1. Quelle triste moralité pour cette fable si bien contée et si intéressante! Cette sèche maxime, qui vient de La Rochefoucauld, glace le cœur qui s'était ému.

III. *La Brebis et le Chien.*

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
« Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas.
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,

Voilà notre destin funeste !
— Il est vrai, dit le chien ; mais, crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère ?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire[1]. »

1. Ce court apologue est parfait ; il développe, dans un langage naturel et touchant, une vérité qui console dans la souffrance et qui porte les âmes vers le bien.

IV. *Le Bonhomme et le Trésor.*

Un bonhomme de mes parents,
Que j'ai connu dans mon jeune âge,
Se faisait adorer de tout son voisinage ;
Consulté, vénéré des petits et des grands,
Il vivait dans sa terre en véritable sage.
Il n'avait pas beaucoup d'écus,
Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance ;
En revanche, force vertus,
Du sens, de l'esprit par-dessus,
Et cette aménité que donne l'innocence.
Quand un pauvre venait le voir,
S'il avait de l'argent, il donnait des pistoles ;
Et, s'il n'en avait point, du moins par ses paroles
Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.
Il raccommodait les familles[1],
Corrigeait doucement les jeunes étourdis
Riait avec les jeunes filles,
Et leur trouvait de bons maris.
Indulgent aux défauts des autres,
Il répétait souvent : « N'avons-nous pas les nôtres ?

1. On ne doit pas dire en vers « raccommoder les familles. » C'est une locution vulgaire à peine recevable dans la conversation.

Ceux-ci sont nés boiteux, ceux-là sont nés bossus,
L'un un peu moins, l'autre un peu plus :
La nature, de cent manières,
Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix ;
Le chemin est assez mauvais,
Sans nous jeter encor des pierres [1]. »
Or il arriva, certain jour,
Que notre bon vieillard trouva dans une tour
Un trésor caché sous la terre.
D'abord il n'y voit qu'un moyen
De pouvoir faire plus de bien ;
Il le prend, l'emporte et le serre.
Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit .
« Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit
Si j'en augmentais mon domaine ;
J'aurais plus de vassaux, je serais plus puissant.
Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine
Achetons une charge, et soyons président.
Président ! cela vaut la peine
Je n'ai pas fait mon droit, mais. avec mon argent [2],
On m'en dispensera, puisque cela s'achète. »
Tandis qu'il rêve et qu'il projette
Sa servante vient l'avertir
Que les jeunes gens du village
Dans la cour du château sont à se divertir :
Le dimanche, c'était l'usage,
Le seigneur se plaisait à danser avec eux.
« Oh ! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires ;
Que l'on danse sans moi. » L'esprit plein de chimères,
Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.
Ensuite il va joindre à sa somme

1. Ces deux vers excellents mériteraient de passer en proverbe.
2. Voltaire a dit de même :

Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant.

Et Boileau :

L'argent seul, au palais, peut faire un magistrat.

Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.
Dans l'instant arrive un pauvre homme
Qui, tout en pleurs, vient le prier
De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille[1] :
« Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,
Et n'a laissé dans ma maison
Que six enfants sur de la paille. »
Notre nouveau Crésus lui répond durement
Qu'il n'est point en argent comptant.
Le pauvre malheureux le regarde, soupire,
Et s'en retourne sans mot dire.
Mais il n'était pas loin, que notre bon seigneur
Retrouve tout à coup son cœur :
Il court au paysan, l'embrasse,
De cent écus lui fait le don,
Et lui demande encor pardon.
Ensuite il fait crier que sur la grande place
Le village assemblé se rende dans l'instant.
On obéit ; notre bonhomme
Arrive avec toute sa somme,
En un seul monceau la répand.
« Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :
Depuis qu'il m'appartient je ne suis plus le même ;
Mon âme est endurcie, et la voix du malheur
N'arrive plus jusqu'à mon cœur.
Mes enfants, sauvez-moi de ce péril extrême :
Prenez et partagez ce dangereux métal ;
Emportez votre part chacun dans votre asile :
Entre tous divisé, cet or peut être utile ;
Réuni chez un seul, il ne fait que du mal. »

Soyons contents du nécessaire,
Sans jamais souhaiter de trésors superflus :
Il faut les redouter autant que la misère,
Comme elle ils chassent les vertus.

1. La *taille* était le nom d'un impôt qui a longtemps pesé sur les campagnes. La taille et la corvée revenaient alors sans cesse dans les doléances du peuple.

V. *Le Troupeau de Colas.*

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,
Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau[1],
Le conduisait au pâturage.
Sur sa route, il trouve un ruisseau
Que, la nuit précédente, un effroyable orage
Avait rendu torrent; comment passer cette eau?
Chien, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.
En faisant un circuit l'on eût gagné le pont;
C'était bien le plus sûr, mais c'était le plus long:
Colas veut abréger. D'abord il considère
Qu'il peut franchir cette rivière;
Et, comme ses béliers sont forts,
Il conclut que, sans grands efforts,
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élance;
Son chien saute après lui; béliers d'entrer en danse,
A qui mieux mieux: courage, allons!
Après les béliers, les moutons;
Tout est en l'air, tout saute; et Colas les excite
En s'applaudissant du moyen.
Les béliers, les moutons, sautèrent assez bien;
Mais les brebis vinrent ensuite,
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,
Les mutins, corps toujours nombreux,
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère,
Et, soit faiblesse, soit dépit,
Se laissaient choir dans la rivière.
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit,
Et sous la dent du loup périt.
Colas, réduit à la misère[2],

1. Florian ne nous dit pas si Colas était comme le pasteur dont parle Virgile:

Formosi pecoris custos, formosior ipse.

2. Le berger n'a perdu que deux quarts de son troupeau; à ce

S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur
Le plus court n'est pas le meilleur.

compte, il lui reste encore la moitié « d'un assez beau troupeau. » Peut-on dire qu'il est *réduit à la misère ?*

VI. *Le Bouvreuil et le Corbeau.*

Un bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,
Habitaient le même logis.
L'un enchantait par son ramage
La femme, le mari, les gens, tout le ménage ;
L'autre les fatiguait sans cesse de ses cris ;
Il demandait du pain, du rôti, du fromage,
Qu'on se pressait de lui porter,
Afin qu'il voulût bien se taire.
Le timide bouvreuil ne faisait que chanter,
Et ne demandait rien : aussi, pour l'ordinaire,
On l'oubliait ; le pauvre oiseau
Manquait souvent de grain et d'eau.
Ceux qui louaient le plus de son chant l'harmonie
N'auraient pas fait le moindre pas
Pour voir si l'auge était remplie.
Ils l'aimaient bien pourtant, mais ils n'y[1] pensaient pas.
Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.
« Ah ! quel malheur ! dit-on : las ! il chantait si bien[2] !
De quoi donc est-il mort ? Certes, c'est grand dommage ! »
Le corbeau crie encore et ne manque de rien.

1. L'adverbe *y* s'emploie pour *à cela* et se rapporte à l'idée exprimée par le vers précédent. Les gens ne songeaient pas si l'auge était ou non remplie. Ils ne pensaient pas *à cela.*

2. Du temps de Florian, Malfilâtre était mort dans la détresse, et de nos jours un autre poëte, supérieur à Malfilâtre, Hégésippe Moreau, s'est éteint obscurément dans un hôpital. Alors, comme toujours, les corbeaux ne manquaient de rien.

VII. *Le Singe qui montre la Lanterne magique*[1].

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours.
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,
Puis faisait le saut périlleux,
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long
L'exercice à la prussienne.
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville :
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
« Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau

1. Cette fable, l'une des meilleures du recueil de Florian, est imitée du poëte espagnol Iriarte. Florian a bien surpassé son modèle, comme on pourra s'en convaincre par la lecture d'une traduction élégante et exacte qu'en a faite M. Charles Lemesle. Toutefois le trait qui la termine est excellent :

Tout manque à l'écrivain qui manque de clarté.

Ceci est vrai, mais il ne faut pas croire qu'on ne manque de rien si on a la clarté.

Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur. »
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets;
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.
Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : « Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux....
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez.... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir :
L'appartement, le mur, tout était noir.
« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose[1];
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien. »
Pendant tous ces discours, le Cicéron[2] moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne.

1. Trait de caractère et d'un comique excellent. Le propre des dindons est de ne jamais avouer qu'ils ne voient rien : c'est qu'à l'ignorance ils joignent la sottise.

2. Cicéron, le prince des orateurs latins. On dit également, pour signifier un grand orateur, un Démosthène ou un Mirabeau.

VIII. *L'Enfant et le Miroir.*

Un enfant élevé dans un pauvre village
Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
Un miroir.
D'abord il aima son image ;
Et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
Et même d'un être plus grand,
Il veut outrager ce qu'il aime,
Lui fait une grimace, et le miroir la rend.
Alors son dépit est extrême :
Il lui montre un poing menaçant ;
Il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
Battre cette image insolente ;
Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;
Et, furieux, au désespoir,
Le voilà, devant ce miroir,
Criant, pleurant, frappant la glace.
Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
« N'as-tu pas commencé par faire la grimace
A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
— Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit ;
Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus.
De la société tu vois ici l'emblème :
Le bien, le mal, nous sont rendus[1]. »

1. Cela n'est pas toujours vrai. On reçoit quelquefois le mal pour le bien. Il faut s'y attendre et s'y résigner.

IX. *Les deux Chats.*

Deux chats qui descendaient du fameux Rodilard [1],
Et dignes tous les deux de leur noble origine,
Différaient d'embonpoint. L'un était gras à lard;
C'était l'aîné : sous son hermine,
D'un chanoine il avait la mine,
Tant il était dodu, potelé, frais et beau.
Le cadet n'avait que la peau
Collée à sa tranchante épine.
Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,
De la cave à la gouttière
Trottait, courait, il fallait voir!
Sans en faire meilleure chère.
Enfin, un jour, au désespoir,
Il tint ce discours à son frère :
« Explique-moi par quel moyen,
Passant ta vie à ne rien faire,
Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,
Et moi si mal. — La chose est claire,
Lui répondit l'aîné : tu cours tout le logis
Pour manger rarement quelque maigre souris....
— N'est-ce pas mon devoir? — D'accord, cela peut être;
Mais moi, je reste auprès du maître,
Je sais l'amuser par mes tours.
Admis à ses repas, sans qu'il me réprimande,
Je prends de bons morceaux, et puis je les demande
En faisant patte de velours;
Tandis que toi, pauvre imbécile,
Tu ne sais rien que le servir.

1. Un rat nommé Rodilardus,

dit La Fontaine; et ailleurs :

Un second Rodilard.

Il est inutile d'ajouter que Rodilard signifie ronge-lard.

Va, le secret de réussir,
C'est d'être adroit, non d'être utile. »

X. *Le Cheval et le Poulain.*

Un bon père cheval, veuf et n'ayant qu'un fils,
L'élevait dans un pâturage
Où les eaux, les fleurs et l'ombrage
Présentaient à la fois tous les biens réunis.
Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,
Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,
Se vautrait dans l'herbe fleurie,
Galopait sans objet, se baignait sans envie,
Ou se reposait sans besoin.
Oisif et gras à lard[1], le jeune solitaire
S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien;
Le dégoût vint bientôt. Il va trouver son père :
« Depuis longtemps, dit-il, je ne me sens pas bien,
Cette herbe est malsaine et me tue,
Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue;
L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons;
Bref, je meurs si nous ne partons.
— Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie;
A l'instant même il faut partir. »
Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur prairie.
Le jeune voyageur bondissait de plaisir :
Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage,
Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,
Où rien ne pouvait le nourrir.
Le soir vint, point de pâturage;
On s'en passa Le lendemain,
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,

1. Comme l'aîné des deux chats de la fable précédente.

On prit du bout des dents une ronce sauvage.
On ne galopa plus le reste du voyage ;
A peine, après deux jours, allait-on même au pas.
Jugeant alors la leçon faite,
Le père va reprendre une route secrète
Que son fils ne connaissait pas,
Et le ramène à la prairie
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain
Retrouve un peu d'herbe fleurie,
Il se jette dessus : « Ah ! l'excellent festin,
La bonne herbe ! dit-il, comme elle est douce et tendre !
Mon père, il ne faut pas s'attendre
Que nous puissions rencontrer mieux ;
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux :
Quel pays peut valoir cet asile champêtre ? »
Comme il parlait ainsi, le jour vint à paraître :
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté :
Il demeure confus. Le père, avec bonté,
Lui dit : « Mon cher enfant, retiens cette maxime :
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;
Il faut au bonheur du régime [1]. »

1. C'est la morale d'Épicure ; mais le régime parmi l'abondance n'est pas facile à suivre, et c'est presque une vertu.

XI. *Le Grillon.*

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs :
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes.
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.

« Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout, et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas!
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie :
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh, oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde! »
Pour vivre heureux, vivons caché [1].

1. Le conseil est bon, mais n'est pas grillon qui veut. Bien des hommes sont condamnés à se produire et à lutter. Ce ne sont pas les moindres.

XII. *Le Château de cartes.*

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;
Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,

Dans l'hiver, devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse[1]
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin[2] : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés[3],
A joindre, à soutenir par les quatre côtés
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire;
Ces deux noms sont-ils différents ? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : « Il est fini ! » Son frère murmurant
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage[4];

1. Voilà un tableau plein de grâce et qui est une excellente exposition.

2. Rollin, recteur de l'ancienne Université, auteur de l'*Histoire ancienne* et des premiers volumes de l'*Histoire romaine*, qui a été continuée par Crevier.

3. Hémistiche pesant et prosaïque.

4. On n'attendait pas cette violence d'un enfant né grave, studieux, lisant et méditant sans cesse. Le beau rôle est pour l'espiègle qui nargue l'étude. C'est un défaut dans cet apologue, d'ailleurs bien narré, mais qui, en fin de compte, aboutit à une simple définition.

Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant. »

XIII. *Le Phénix.*

Le phénix [1], venant d'Arabie,
Dans nos bois parut un beau jour.
Grand bruit chez les oiseaux ; leur troupe réunie
Vole pour lui faire sa cour.
Chacun l'observe, l'examine :
Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
Tout est beauté, grâce divine,
Tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois on vit céder l'envie
Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disait : « Jamais tant de douceur
N'enchanta mon âme ravie.
— Jamais, disait le paon, de plus belles couleurs
N'ont eu cet éclat que j'admire ;
Il éblouit mes yeux, et toujours les attire. »
Les autres répétaient ces éloges flatteurs,
Vantaient le privilége unique
De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,
Se consume lui-même, et renaît immortel.
Pendant tous ces discours la seule tourterelle,
Sans rien dire, fit un soupir.
Son époux, la poussant de l'aile,

1. Oiseau fabuleux qui renaissait de ses cendres tous les cent ans C'est l'emblème des siècles, qui vivent, meurent et renaissent sans interrompre la marche du temps.

Lui demande d'où peut venir
Sa rêverie et sa tristesse :
« De cet heureux oiseau désires-tu le sort?
— Moi! mon ami, je le plains fort;
Il est le seul de son espèce [1]. »

1. Ce regret si touchant au fond méritait d'être exprimé plus noblement.

XIV. *La Pie et la Colombe.*

Une colombe avait son nid
Tout auprès du nid d'une pie :
Cela s'appelle avoir mauvaise compagnie.
D'accord; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.
Au logis de la tourterelle .
Ce n'était qu'amour et bonheur;
Dans l'autre nid toujours querelle,
Œufs cassés, tapage et rumeur.
Lorsque par son époux la pie était battue,
Chez sa voisine elle venait,
Là, jasait, criait, se plaignait,
Et faisait la longue revue
Des défauts de son cher époux :
« Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux;
De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles. »
Et cent autres choses pareilles
Qu'elle disait dans son courroux.
« Mais vous, répond la tourterelle,
Êtes-vous sans défauts? — Non, j'en ai, lui dit-elle;
Je vous le confie entre nous :
En conduite, en propos, je suis assez légère,
Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,
Et me plaisant souvent à le faire enrager :

Mais qu'est-ce que cela? — C'est beaucoup trop, ma
Commencez par vous corriger; [chère,
Votre humeur peut l'aigrir... — Qu'appelez-vous? ma
Interrompt aussitôt la pie : [mie,
Moi de l'humeur! Comment! je vous conte mes maux,
Et vous m'injuriez! Je vous trouve plaisante :
Adieu, petite impertinente;
Mêlez-vous de vos tourtereaux. »

Nous convenons de nos défauts,
Mais c'est pour que l'on nous démente.

XV. *L'Éducation du Lion.*

Enfin le roi lion venait d'avoir un fils;
Partout, dans ses États, on se livrait en proie [1]
Aux transports éclatants d'une bruyante joie :
Les rois heureux ont tant d'amis!
Sire lion, monarque sage,
Songeait à confier son enfant bien-aimé
Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé [2],
Sous qui le lionceau fît son apprentissage.
Vous jugez qu'un choix pareil
Est d'assez grande importance
Pour que longtemps on y pense.
Le monarque indécis assemble son conseil :
En peu de mots il expose
Le point dont il s'agit, et supplie instamment
Chacun des conseillers de nommer franchement

1. On dit bien *en proie* à la douleur, parce que la douleur dévore. Il n'en est pas ainsi de la joie même bruyante.
2. *Estimé* est inutile. Il est prosaïque, et fait une chute après *vertueux*.

Celui qu'en conscience il croit propre à la chose [1].
Le tigre se leva : « Sire, dit-il, les rois
N'ont de grandeur que par la guerre ;
Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :
Faites donc tomber votre choix
Sur le guerrier le plus terrible,
Le plus craint, après vous, des hôtes de ces bois.
Votre fils saura tout, s'il sait être invincible. »
L'ours fut de cet avis; il ajouta pourtant
Qu'il fallait un guerrier prudent,
Un animal de poids, de qui l'expérience
Du jeune lionceau sût régler la vaillance,
Et mettre à profit ses exploits.
Après l'ours, le renard s'explique,
Et soutient que la politique
Est le premier talent des rois;
Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême
Pour instruire le prince et pour le bien former.
Ainsi chacun, sans se nommer,
Clairement s'indiqua soi-même :
De semblables conseils sont communs à la cour.
Enfin le chien parle à son tour :
« Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,
Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret ;
L'art de tromper ne me plaît guère :
Je connais un plus beau secret
Pour rendre heureux l'État, pour en être le père,
Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,
Dans une dépendance entière ;
Ce secret, c'est de les aimer.
Voilà, pour bien régner, la science suprême ;
Et, si vous désirez la voir dans votre fils,
Sire, montrez-la-lui vous-même. »
Tout le conseil resta muet à cet avis.

1. La séance du conseil tenu par le lion est une scène de haute comédie. Tout le reste de la fable est irréprochable. Le style en est noble et naturel. C'est une des meilleures de ce recueil, et cependant on ne la cite guère.

Le lion court au chien : « Ami, je te confie
Le bonheur de l'État et celui de ma vie ;
Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flat-
S'il se peut, va former son cœur. » [teur,
Il dit, et le chien part avec le jeune prince.
D'abord à son pupille il persuade bien
Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,
Son parent éloigné. De province en province
Il le fait voyager, montrant à ses regards
Les abus du pouvoir, des peuples la misère,
Les lièvres, les lapins mangés par les renards,
Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère,
Partout le faible terrassé,
Le bœuf travaillant sans salaire,
Et le singe récompensé.
Le jeune lionceau frémissait de colère :
« Mon père, disait-il, de pareils attentats
Sont-ils connus du roi ?—Comment pourraient-ils l'être ?
Disait le chien : les grands approchent seuls du maître,
Et les mangés ne parlent pas. »
Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,
Notre jeune lion devenait tous les jours
Vertueux et prudent; car c'est l'expérience
Qui corrige, et non les discours.
A cette bonne école il acquit, avec l'âge,
Sagesse, esprit, force et raison.
Que lui fallait-il davantage?
Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion,
Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance
A son maître, à son bienfaiteur,
Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,
Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance
Le lionceau, plus prompt, s'élance,
Il hérisse ses crins, il rugit de fureur,
Bat ses flancs de sa queue; et ses griffes sanglantes
Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes
De son redoutable ennemi.
A peine il est vainqueur qu'il court à son ami :

« Oh ! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie !
Mais quel est mon étonnement !
Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,
M'a donné d'un lion la force et la furie ?
— Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,
Dit le chien tout baigné de larmes
Le voilà donc venu, ce moment plein de charmes,
Où, vous rendant enfin tout ce que je vous doi,
Je peux vous dévoiler un important mystère !
Retournons à la cour, mes travaux sont finis.
Cher prince, malgré moi cependant je gémis,
Je pleure : pardonnez, tout l'État trouve un père,
Et moi, je vais perdre mon fils. »

XVI. *Le Danseur de corde et le Balancier*[1].

Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit ;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse ?

1. Imité de l'Espagnol Iriarte.

Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se casse le nez, et tout le monde rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine :
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

XVII. *La jeune Poule et le vieux Renard.*

Une poulette jeune et sans expérience,
En trottant, cloquetant [1], grattant,
Se trouva, je ne sais comment,
Fort loin du poulailler, berceau de son enfance.
Elle s'en aperçut qu'il était déjà tard.
Comme elle y retournait, voici qu'un vieux renard
A ses yeux troublés se présente.
La pauvre poulette tremblante
Recommanda son âme à Dieu.
Mais le renard, s'approchant d'elle,
Lui dit : « Hélas ! mademoiselle,
Votre frayeur m'étonne peu ;
C'est la faute de mes confrères,
Gens de sac et de corde, infâmes ravisseurs
Dont les appétits sanguinaires
Ont rempli la terre d'horreurs.

1. *Cloquetant* ou clochetant, allant à cloche-pied ou sautant sur un seul pied.

Je ne puis les changer; mais du moins je travaille
A préserver par mes conseils
L'innocente et faible volaille
Des attentats de mes pareils.
Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile;
Et j'allais de ce pas jusque dans votre asile,
Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit :
C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,
Doit vous attaquer cette nuit.
Je viens veiller pour vous. » La crédule innocente
Vers le poulailler le conduit.
A peine est-il dans ce réduit,
Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante
Entasse les mourants sur la terre étendus,
Comme fit Diomède au quartier de Rhésus [1].
Il croqua tout, grandes, petites,
Coqs, poulets et chapons; tout périt sous ses dents.

La pire espèce de méchants
Est celle des vieux hypocrites.

1. Dans le dixième chant de l'*Iliade*, Diomède et Ulysse pénètrent de nuit dans le camp de Rhésus, roi de Thrace, dont ils veulent enlever les chevaux, le surprennent pendant son sommeil et font un carnage effroyable.

XVIII. *Les deux Persans.*

Cette pauvre raison, dont l'homme est si jaloux,
N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous
Une triste et faible lumière;
Par delà c'est la nuit. Le mortel téméraire
Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.
Mais ne point profiter de ce bienfait suprême.

Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,
C'est un autre excès non moins fou.

En Perse il fut jadis deux frères,
Adorant le soleil, suivant l'antique loi [1].
L'un deux, chancelant dans sa foi,
N'estimant rien que ses chimères,
Prétendait méditer, connaître, approfondir
De son Dieu la sublime essence;
Et du matin au soir, afin d'y parvenir,
L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,
Il voulait expliquer le secret de ses feux.
Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,
Et dès lors du soleil il nia l'existence.
L'autre était crédule et bigot :
Effrayé du sort de son frère,
Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,
Et mit tous ses efforts à devenir un sot.
On vient à bout de tout; le pauvre solitaire
Avait peu de chemin à faire :
Il fut content de lui bientôt.
Mais, de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire
En portant jusqu'à lui des regards indiscrets,
Il se fit un trou sous la terre,
Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.
Humains, pauvres humains, jouissez des bienfaits
D'un Dieu que vainement la raison veut comprendre,
Mais que l'on voit partout, mais qui parle à nos cœurs.
Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,
Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,
Employons notre esprit à devenir meilleurs.
Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage [2],
Et l'homme juste est le seul sage.

1. *Suivant* est ici une préposition dans le sens de *selon*, *conformément à*.

2. On voit par ce passage que Florian, dans un siècle de doute et de relâchement, avait au moins conservé la croyance en Dieu et le goût de l'honnête et du juste.

XIX. *Myson.*

Myson fut connu dans la Grèce
Par son amour pour la sagesse ;
Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,
Il vivait dans les bois, seul, méditant sans cesse,
Et parfois riant aux éclats.
Un jour deux Grecs vinrent lui dire :
« De ta gaîté, Myson, nous sommes tous surpris :
Tu vis seul ; comment peux-tu rire ?
— Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris[1]. »

1. On peut dire qu'il n'y a pas de quoi. La Fontaine est plus sage en disant :

La raison n'habite pas longtemps
Chez les gens séquestrés.

XX. *Le Chat et le Moineau.*

La prudence est bonne de soi ;
Mais la pousser trop loin est une duperie :
L'exemple suivant en fait foi.

Des moineaux habitaient dans une métairie.
Un beau champ de millet, voisin de la maison,
Leur donnait du grain à foison.
Ces moineaux dans le champ passaient toute leur vie,
Occupés de gruger les épis de millet.
Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,
Tournait et retournait ; mais il avait beau faire,
Sitôt qu'il paraissait, la bande s'envolait.
Comment les attraper ? Notre vieux chat y songe,

Médite, fouille en son cerveau,
Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau
Sa patte dont il fait éponge.
Dans du millet en grain aussitôt il la plonge;
Le grain s'attache tout autour.
Alors, à cloche-pied, sans bruit, par un détour,
Il va gagner le champ, s'y couche
La patte en l'air et sur le dos,
Ne bougeant non plus qu'une souche.
Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros[1];
L'oiseau s'y méprenait; il approchait sans crainte,
Venait pour becqueter: de l'autre patte, crac!
Voilà mon oiseau dans le sac.
Il en prit vingt par cette feinte.
Un moineau s'aperçoit du piége scélérat,
Et prudemment fuit la machine;
Mais dès ce jour il s'imagine
Que chaque épi de grain était patte de chat.
Au fond de son trou solitaire
Il se retire et plus n'en sort,
Supporte la faim, la misère,
Et meurt pour éviter la mort.

1. Il est difficile de croire qu'une patte de vieux chat, même garnie de grains de mil, puisse ressembler à une tige de millet.

XXI. *Le Roi de Perse.*

Un roi de Perse certain jour
Chassait avec toute sa cour;
Il eut soif, et dans cette plaine
On ne trouvait point de fontaine.
Près de là seulement était un grand jardin
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin.

« A Dieu ne plaise que j'en mange !
Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger :
Si je me permettais d'y cueillir une orange,
Mes vizirs aussitôt mangeraient le verger. »

XXII. *Le Linot.*

Une linotte avait un fils
Qu'elle adorait selon l'usage ;
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.
Sa mère en était folle, et tous les témoignages
Que peuvent inventer la tendresse et l'amour
Étaient pour cet enfant épuisés chaque jour.
Notre jeune linot, fier de ces avantages,
Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant,
Tranchait du petit important
Avec les oiseaux de son âge,
Persiflait la mésange ou bien le roitelet,
Donnait à chacun son paquet,
Et se faisait haïr de tout le voisinage.
Sa mère lui disait : « Mon cher fils, sois plus sage,
Plus modeste surtout. Hélas ! je conçois bien
Les dons, les qualités qui furent ton partage ;
Mais feignons de n'en savoir rien,
Pour qu'on les aime davantage. »
A tout cela notre linot
Répondait par quelque bon mot.
La mère en gémissait dans le fond de son âme.
Un vieux merle, ami de la dame,
Lui dit : « Laissez aller votre fils au grand bois ;
Je vous réponds qu'avant un mois
Il sera sans défauts. » Vous jugez des alarmes
De la mère, qui pleure et frémit du danger ;

Mais le jeune linot brûlait de voyager :
    Il partit donc malgré ses larmes.
    A peine est-il dans la forêt,
    Que notre petit personnage
    Du pivert entend le ramage,
    Et se moque de son fausset.
Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,
Vient à bons coups de bec plumer le persifleur;
    Et, deux jours après, une pie
Le dégoûte à jamais du métier de railleur.
Il lui restait encor la vanité secrète
    De se croire excellent chanteur,
    Le rossignol et la fauvette
    Le guérirent de son erreur.
    Bref, il retourna chez sa mère,
    Doux, poli, modeste et charmant.
Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,
Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire[1]

1. Cet apologue est plutôt l'image de l'éducation publique comparée à l'éducation privée. C'est là surtout qu'on apprend à connaître ses défauts et qu'on peut s'en corriger.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

I. *Les Singes et le Léopard.*

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude;
Certaine guenon mauricaude[1],
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis devine!
Il ne devinait point; c'était alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit du fond de sa taniere,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne:
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,
A vos plaisirs m'associer.
Jouons, je suis de la partie.
— Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! votre altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous! — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon altesse eut toujours de la philosophie,
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie. »
Les singes enchantés crurent à ce discours,

1. Mauresque, africaine. Mauricaud se dit familièrement et en raillerie de ceux qui ont le teint brûlé par le soleil.

Comme l'on y croira toujours.
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main ;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait ;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,
En se disant entre leurs dents :
« Ne jouons point avec les grands,
Le plus doux a toujours des griffes à la patte[1]. »

1. Nous avons déjà noté que *patte* ne rime pas avec *hâte*. C'est un vice de prononciation provençale dont il faut se garder.

II. *L'Inondation.*

Des laboureurs vivaient paisibles et contents
Dans un riche et nombreux village ;
Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs,
Le soir ils revenaient chantants
Au sein d'un tranquille ménage,
Et la nature bonne et sage,
Pour prix de leurs travaux, leur donnait tous les ans
De beaux blés et de beaux enfants
Mais il faut bien souffrir ; c'est notre destinée.
Or il arriva qu'une année,
Dans le mois où le blond Phébus[1]
S'en va faire visite au brûlant Sirius[2],

1. Le soleil. Phébus est un surnom d'Apollon, chez les Grecs.
2. Sirius, étoile qui se trouve dans la constellation du Chien. Le poëte désigne ici les chaleurs de la canicule.

La terre, de sucs épuisée,
Ouvrant de toutes parts son sein,
Haletait sous un ciel d'airain.
Point de pluie et point de rosée.
Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain ;
Les épis sont brûlés, et leurs têtes penchées
Tombent sur leurs tiges séchées.
On trembla de mourir de faim.
La commune s'assemble ; en hâte on délibère ;
Et chacun, comme à l'ordinaire,
Parle beaucoup et rien ne dit.
Enfin quelques vieillards, gens de sens et d'esprit,
Proposèrent un parti sage :
« Mes amis, dirent-ils, d'ici vous pouvez voir
Ce mont peu distant du village ;
Là se trouve un grand lac, immense réservoir
Des souterraines eaux qui s'y font un passage.
Allez saigner ce lac; mais sachez ménager
Un petit nombre de saignées,
Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger
Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.
Juste quand il faudra nous les arrêterons.
Prenez bien garde au moins... » Oui, oui ; courons, cou-
S'écrie aussitôt l'assemblée. [rons,
Et voilà mille jeunes gens
Armés d'hoyaux [1], de pics et d'autres instruments,
Qui volent vers le lac : la terre est travaillée
Tout autour de ses bords; on perce en cent endroits
A la fois ;
D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :
Courage, allons ! point de repos !
L'ouverture jamais ne peut être assez large.
Cela fut bientôt fait. Avant la nuit, les eaux,
Tombant de tout leur poids sur leur digue affaiblie,
De partout roulent à grands flots.

1. L'*h* est aspirée dans le mot *hoyau* ; il fallait donc dire : de hoyaux.

Transports et compliments de la troupe ébahie,
Qui s'admire dans ses travaux.
Le lendemain matin ce ne fut pas de même :
On voit flotter les blés sur un océan d'eau ;
Pour sortir du village il faut prendre un bateau ;
Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême ;
On s'en prend aux vieillards : « C'est vous, leur disait-on,
Qui nous coûtez notre moisson;
Votre maudit conseil.... — Il était salutaire,
Répondit un d'entre eux; mais ce qu'on vient de faire
Est fort loin du conseil comme de la raison.
Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde.
L'excès d'un très-grand bien devient un mal très-grand:
Le sage arrose doucement;
L'insensé tout de suite inonde. »

III. *Le Sanglier et les Rossignols.*

Un homme riche, sot et vain,
Qualités qui parfois marchent de compagnie,
Croyait pour tous les arts avoir un goût divin,
Et pensait que son or lui donnait du génie.
Chaque jour à sa table on voyait réunis
Peintres, sculpteurs, savants, artistes, beaux esprits,
Qui lui prodiguaient les hommages,
Lui montraient des dessins, lui lisaient des ouvrages,
Écoutaient les conseils qu'il daignait leur donner,
Et l'appelaient Mécène [1] en mangeant son dîner.
Se promenant un soir dans son parc solitaire,
Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,

1. Mécène, ami de l'empereur Auguste, protecteur de Virgile et d'Horace. Ce nom propre est devenu un nom commun qui qualifie les bienfaiteurs éclairés des écrivains.

Il vit un sanglier qui labourait la terre,
Comme ils font quelquefois pour aiguiser leurs dents.
Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,
Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,
Répétaient à l'envi leurs douces chansonnettes,
Et le suivaient toujours chantant.
L'animal écoutait l'harmonieux ramage
Avec la gravité d'un docte connaisseur,
Baissait parfois la hure en signe de faveur,
Ou bien, la secouant, refusait son suffrage.
« Qu'est ceci? dit le financier :
Comment! les chantres du bocage
Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage!
— Nenni, répond le jardinier :
De la terre par lui fraîchement labourée
Sont sortis plusieurs vers, excellente curée
Qui seule attire ces oiseaux;
Ils ne se tiennent à sa suite
Que pour manger ces vermisseaux;
Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite [1]. »

1. Les financiers, au XVIIIe siècle, aimaient à réunir les gens de lettres, qui trouvaient chez eux bonne table et bon accueil. Ils ne ressemblaient pas tous au sanglier de Florian.

IV. *Le Rhinocéros et le Dromadaire.*

Un rhinocéros jeune et fort
Disait un jour au dromadaire :
« Expliquez-moi, s'il vous plaît, mon cher frère,
D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
De son pain même vous nourrit
Et croit augmenter sa richesse

En multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos
Vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux;
Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable;
J'en conviens franchement: mais le rhinocéros
Des mêmes vertus est capable;
Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
Que tout l'avantage est pour nous:
Notre corne et notre cuirasse
Dans les combats pourraient servir;
Et cependant l'homme nous chasse,
Nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.
— Ami, répond le dromadaire,
De notre sort ne soyez point jaloux:
C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous;
Mais de cette faveur voici tout le mystère:
Nous savons plier les genoux. »

V. *Le Rossignol et le Paon.*

L'aimable et tendre Philomèle[1],
Voyant commencer les beaux jours,
Racontait à l'écho fidèle
Et ses malheurs et ses amours.

Le plus beau paon du voisinage,
Maître et sultan[2] de ce canton,

1. Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, avait été métamorphosée en rossignol.
2. Sultan. On donne ce nom à des princes mahométans d'Asie et d'Afrique. Le grand sultan est l'empereur des Turcs, dont la résidence est en Europe, à Constantinople.

Élevant la tête et le ton,
Vint interrompre son ramage :

« C'est bien à toi, chantre ennuyeux,
Avec un si triste plumage,
Et ce long bec, et ces gros yeux,
De vouloir charmer ce bocage !

A la beauté seule il va bien
D'oser célébrer la tendresse ;
De quel droit chantes-tu sans cesse?
Moi qui suis beau, je ne dis rien.

— Pardon, répondit Philomèle :
Il est vrai, je ne suis pas belle;
Et si je chante dans ce bois,
Je n'ai de titre[1] que ma voix.

Mais vous, dont la noble arrogance
M'ordonne de parler plus bas,
Vous vous taisez par impuissance,
Et n'avez que vos seuls appas[2].

Ils doivent éblouir sans doute :
Est-ce assez pour se faire aimer?
Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,
C'est l'oreille qu'il faut charmer. »

1. Titre, diplôme qui confère un droit.
2. Appas ne peut se dire de la beauté du paon, qui éblouit et qui ne séduit pas.

VI. *Hercule au ciel.*

Lorsque le fils d'Alcmène[1], après ses longs travaux,
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent
De venir au-devant de ce fameux héros.
Mars, Minerve, Vénus, tendrement l'embrassèrent;
Junon même lui fit un accueil assez doux.
Hercule transporté les remerciait tous,
Quand Plutus[2], qui voulait être aussi de la fête,
Vint d'un air insolent lui présenter la main.
Le héros irrité passe en tournant la tête.
« Mon fils, lui dit alors Jupin,
Que t'a donc fait ce dieu? D'où vient que la colère,
A son aspect, trouble tes sens?
— C'est que je le connais, mon père
Et presque toujours sur la terre
Je l'ai vu l'ami des méchants[3]. »

1. Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Thèbes, mère d'Hercule, dont Jupiter est le père.
2. Dieu des richesses.
3. Le poëte dit *presque toujours* et il a raison de mettre cette restriction à sa maxime. Tous les riches ne sont pas méchants, ni tous les méchants, riches.

VII. *Le Lièvre, ses Amis et les deux Chevreuils.*

Un lièvre de bon caractère
Voulait avoir beaucoup d'amis.
Beaucoup! me direz-vous, c'est une grande affaire;
Un seul est rare en ce pays.

J'en conviens ; mais mon lièvre avait cette marotte[1],
Et ne savait pas qu'Aristote[2]
Disait aux jeunes Grecs à son école admis :
« Mes amis, il n'est point d'amis. »
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire ;
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil,
Vite il courait à lui : « Mon cousin, disait-il,
J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière ;
De déjeuner chez moi faites-moi la faveur. »
S'il voyait un cheval paître dans la campagne,
Il allait l'aborder : « Peut-être monseigneur
A-t-il besoin de boire ; au pied de la montagne
Je connais un lac transparent,
Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyre :
Si monseigneur veut, dans l'instant
J'aurai l'honneur de l'y conduire. »
Ainsi, pour tous les animaux,
Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,
Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,
Il voulait de chacun faire un ami fidèle,
Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait.
Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormait,
Le bruit du cor l'éveille ; il décampe au plus vite :
Quatre chiens s'élancent après ;
Un maudit piqueur les excite,
Et voilà notre lièvre arpentant les guérets.
Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,
Saute, franchit un long espace
Pour dévoyer[3] les chiens ; et prompt comme l'éclair,
Gagne pays, et puis s'arrête :
Assis, les deux pattes en l'air,
L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,
Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis.

1. Espèce de sceptre que tenaient les fous, et qui désigne, dans le sens figuré, les caprices et les manies de l'homme.
2. Aristote, philosophe grec, disciple et rival de Platon, précepteur d'Alexandre.
3. Faire perdre la voie, écarter de la trace, dépister.

Il aperçoit dans des taillis
Un lapin que toujours il traita comme un frère;
Il y court : « Par pitié, sauve-moi, lui dit-il,
Donne retraite à ma misère,
Ouvre-moi ton terrier; tu vois l'affreux péril...
— Ah! que j'en suis fâché! répond d'un air tranquille
Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement,
Ma femme accouche en ce moment;
Sa famille et la mienne ont rempli cet asile;
Je te plains bien sincèrement :
Adieu, mon cher ami. » Cela dit, il s'échappe,
Et voici la meute qui jappe.
Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,
Il rencontre un taureau que cent fois au besoin
Il avait obligé; tendrement il le prie
D'arrêter un moment cette meute en furie,
Qui de ses cornes aura peur.
« Hélas! dit le taureau, ce serait de grand cœur :
Mais des génisses la plus belle
Est seule dans ce bois; je l'entends qui m'appelle,
Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur. »
Disant ces mots, il part. Notre lièvre, hors d'haleine,
Implore vainement un daim, un cerf dix-cors [1],
Ses amis les plus sûrs; ils l'écoutent à peine,
Tant ils ont peur du bruit des cors.
Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,
Allait se rendre aux chiens, quand du milieu du bois
Deux chevreuils reposant sous le même feuillage
Des chasseurs entendent la voix.
L'un d'eux se lève et part; la meute sanguinaire
Quitte le lièvre et court après.
En vain le piqueur en colère
Crie, et jure, et se fâche; à travers les forêts
Le chevreuil emmène la chasse,
Va faire un long circuit, et revient au buisson

1. Dix cors; cor ou cornes. L'âge des cerfs se compte par le nombre des branches de leur ramure. Il en pousse deux par an. Un cerf dix-cors compte sept ans.

Où l'attendait son compagnon,
Qui dans l'instant part à sa place.
Celui-ci fait de même; et, pendant tout le jour,
Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour
Fatiguent la meute obstinée.
Enfin les chasseurs tout honteux
Prennent le bon parti de retourner chez eux.
Déjà la retraite est sonnée,
Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant
S'approche, et leur raconte, en les félicitant,
Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,
L'avaient abandonné. « Je n'en suis pas surpris,
Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis
Un seul suffit, quand il nous aime. »

VIII. *Les deux Bacheliers.*

Deux jeunes bacheliers, logés chez un docteur,
Y travaillaient avec ardeur
A se mettre en état de prendre leurs licences [1].
Là, du matin au soir, en public disputant,
Prouvant, divisant, ergotant
Sur la nature et ses substances,
L'infini, le fini, l'âme, la volonté,
Les sens, le libre arbitre et la nécessité,
Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre :
Même par là souvent on dit qu'ils commençaient;
Mais c'est alors qu'ils se poussaient
Les plus beaux arguments. Qui venait les entendre
Bouche béante demeurait,

1. *Licence* devrait être au singulier. La licence est le grade supérieur au baccalauréat. Un bachelier fait bien de prendre *sa licence*, et mal, s'il prend *ses licences*.

Et leur professeur même en extase admirait.
Une nuit qu'ils dormaient dans le grenier du maître,
Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens
Qui, dans un rêve, pensent être
A se disputer sur les bancs.
« Je démontre, dit l'un. — Je distingue, dit l'autre;
Or, voici mon dilemme[1]. — Ergo, voici le nôtre.... »
A ces mots, nos rêveurs, criants, gesticulants,
Au lieu de s'en tenir aux simples arguments
D'Aristote ou de Scot[2], soutiennent leur dilemme
De coups de poing bien assénés
Sur le nez.
Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,
Se saisissent par les cheveux,
Tombent et font tomber, pêle-mêle avec eux,
Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,
Et quatre in-folios écrits sur parchemin.
Le professeur arrive, une chandelle en main,
A ce tintamarre effroyable :
« Le diable est donc ici? dit-il tout hors de soi;
Comment! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,
Vous vous battez ainsi! Quelle mouche vous pique?
—Nous ne nous battons point, disent-ils; jugez mieux :
C'est que nous repassons tous deux
Nos leçons de métaphysique. »

1. Dilemme, espèce d'argument qu'on appelle aussi argument cornu, parce qu'il frappe de deux côtés, comme avec des cornes, celui contre lequel il est dirigé.

2. Scot, philosophe célèbre dans l'École, au moyen âge, et surnommé le docteur subtil.

IX. *Le roi Alphonse.*

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage[1],
Et que l'on surnomma *le Sage*,
Non parce qu'il était prudent,
Mais parce qu'il était savant,
Alphonse, fut surtout un habile astronome.
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
Et quittait souvent son conseil
Pour la lune ou pour le soleil.
Un soir qu'il retournait à son observatoire,
Entouré de ses courtisans :
« Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire
Qu'avec mes nouveaux instruments
Je verrai, cette nuit, des hommes dans la lune.
— Votre majesté les verra,
Répondait-on ; la chose est même trop commune ;
Elle doit voir mieux que cela. »
Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
S'approche en demandant humblement, chapeau bas,
Quelques maravédis ; le roi ne l'entend pas,
Et sans le regarder son chemin continue.
Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
Toujours renouvelant sa prière importune ;
Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
Répétait : « Je verrai des hommes dans la lune. »
Enfin le pauvre le saisit
Par son manteau royal, et gravement lui dit :
« Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous som-
Que Dieu vous a fait souverain. [mes
Regardez à vos pieds ; là vous verrez des hommes,
Et des hommes manquant de pain. »

1. Alphonse le Sage était roi de Castille, et le Tage coule dans la province qu'il gouvernait. Le nom de ce fleuve se prend poétiquement pour l'Espagne.

X. *Le Renard déguisé.*

Un renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,
A la cour d'un lion servait depuis longtemps ;
    Les succès les plus éclatants
Avaient prouvé son zèle et son intelligence.
Pour peu qu'on l'employât, toute affaire allait bien.
On le louait beaucoup, mais sans lui donner rien ;
Et l'habile renard était dans l'indigence.
    Lassé de servir des ingrats,
De réussir toujours sans en être plus gras,
Il s'enfuit de la cour ; dans un bois solitaire
    Il s'en va trouver son grand-père,
Vieux renard retiré, qui jadis fut vizir[1].
Là, contant ses exploits, et puis les injustices,
    Les dégoûts qu'il eut à souffrir,
Il demande pourquoi de si nombreux services
    N'ont jamais pu rien obtenir.
Le bonhomme renard, avec sa voix cassée,
Lui dit : « Mon cher enfant, la semaine passée,
Un blaireau, mon cousin, est mort dans ce terrier ;
    C'est moi qui suis son héritier,
J'ai conservé sa peau ; pose-la sur la tienne,
Et retourne à la cour. » Le renard avec peine
Se soumit au conseil. Affublé de la peau
    De feu son cousin le blaireau,
Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,
Se trouve l'air d'un sot, tel qu'était le cousin.
Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.
Mais, quelques mois après, dans un riche équipage,
Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,
    Comblé de dons et de faveurs,
Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :

1. Vizir, ministre des princes mahométans.

« Il était grand vizir. Je te l'avais bien dit,
S'écrie alors le vieux grand-père :
Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire
Doit d'abord cacher son esprit. »

XI. *Le Dervis, la Corneille et le Faucon.*

Un de ces pieux solitaires
Qui, détachant leur cœur des choses d'ici-bas,
Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,
Pour vivre du bien de leurs frères,
Un dervis [1], en un mot, s'en allait mendiant
Et priant,
Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,
Par des parents cruels laissée en son berceau,
Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.
Notre dervis regarde, et voit le pauvre oiseau
Allongeant sur son nid sa tête demi nue.
Dans l'instant, du haut de la nue,
Un faucon descend vers ce nid;
Et, le bec rempli de pâture,
Il apporte sa nourriture
A l'orpheline qui gémit.
« O du puissant Alla [2] providence adorable !
S'écria le dervis : plutôt qu'un innocent
Périsse sans secours, tu rends compatissant
Des oiseaux le moins pitoyable !
Et moi, fils du Très-Haut, je chercherais mon pain!
Non, par le Prophète j'en jure,
Tranquille désormais, je remets mon destin

1. Un dervis ou derviche, religieux mahométan. La Fontaine nous avertit qu'il ne faut pas confondre un moine avec un dervis.
2. Nom que les musulmans donnent à Dieu.

A celui qui prend soin de toute la nature[1]. »
Cela dit, le dervis, couché tout de son long,
Se met à bayer aux corneilles,
De la création admire les merveilles,
De l'univers l'ordre profond.
Le soir vint ; notre solitaire
Eut un peu d'appétit en faisant sa prière :
« Ce n'est rien, disait-il ; mon souper va venir. »
Le souper ne vient point. « Allons, il faut dormir;
Ce sera pour demain. » Le lendemain, l'aurore
Paraît, et point de déjeuner.
Ceci commence à l'étonner;
Cependant il persiste encore,
Et croit à chaque instant voir venir son dîner.
Personne n'arrivait; la journée est finie,
Et le dervis à jeun voyait d'un œil d'envie
Ce faucon qui venait toujours
Nourrir sa pupille chérie.
Tout à coup il l'entend lui tenir ce discours :
« Tant que vous n'avez pu, ma mie,
Pourvoir vous-même à vos besoins,
De vous j'ai pris de tendres soins ;
A présent que vous voilà grande,
Je ne reviendrai plus. Alla nous recommande
Les faibles et les malheureux ;
Mais être faible, ou paresseux,
C'est une grande différence.
Nous ne recevons l'existence
Qu'afin de travailler pour nous ou pour autrui.
De ce devoir sacré quiconque se dispense
Est puni de la Providence,
Par le besoin ou par l'ennui. »
Le faucon dit et part. Touché de ce langage,
Le dervis converti reconnaît son erreur ;

1 Racine a dit en parlant de Dieu :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Et, gagnant le premier village,
Se fait valet de laboureur.

XII. *Les Enfants et les Perdreaux.*

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos,
Trouvèrent de petits perdreaux
Qui voletaient après leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
À la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille!
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche;
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager, comme de bons amis.
Chacun en garde six; il en reste un treizième:
L'aîné le veut; l'autre le veut aussi.
« Tirons au doigt mouillé.—Parbleu non.—Parbleu si.
—Cède, ou bien tu verras.—Mais tu verras toi-même. »
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte à l'instant.
L'aîné recommence d'autant;
Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.
Le fermier, qui passait en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfants :

« Comment donc! petits rois [1], vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent par vos coups!
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,
Faut-il que l'on meure pour vous? »

1. Horace a dit :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Et La Fontaine après Horace :

De tout temps,
Les petits ont pâti des sottises des grands.

XIII. *L'Hermine, le Castor et le Sanglier.*

Une hermine, un castor, un jeune sanglier,
Cadets de leur famille, et partant [1] sans fortune,
Dans l'espoir d'en acquérir une,
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier [2].
Après un long voyage, après mainte aventure,
Ils arrivent dans un pays
Où s'offrent à leurs yeux ravis
Tous les trésors de la nature,
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.
Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,
Éprouvent les mêmes transports
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords
Du royaume de Lavinie [3].
Mais ce riche pays était de toutes parts
Entouré d'un marais de bourbe,

1. *Partant*, par conséquent. Autrefois le droit d'aînesse réduisait souvent à rien la part des cadets.
2. L'hermine habite les forêts, le castor les étangs, et le sanglier fait sa bauge ou son repaire dans les halliers.
3. Lavinie, fille du roi Latinus et d'Amate, devint la femme d'Énée, qui fonda, en son honneur, Lavinium.

Où des serpents et des lézards
Se jouait l'effroyable tourbe.
Il fallait le passer, et nos trois voyageurs
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.
L'hermine la première avance un peu la patte;
Elle la retire aussitôt;
En arrière elle fait un saut,
En disant : « Mes amis, fuyons en toute hâte[1];
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :
Pour arriver là-bas il faudrait se salir;
Et moi je suis si délicate,
Qu'une tache me fait mourir.
— Ma sœur, dit le castor, un peu de patience;
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir;
Il faut alors du temps et de l'intelligence :
Nous avons tout cela. Pour moi, qui suis maçon,
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont,
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures
De ces vilains serpents, sans gâter nos fourrures,
Arriver au milieu de ce charmant vallon.
— Quinze jours! ce terme est bien long,
Répond le sanglier : moi, j'y serai plus vite;
Vous allez voir comment. » En prononçant ces mots,
Le voilà qui se précipite
Au plus fort du bourbier, s'y plonge jusqu'au dos,
A travers les serpents, les lézards, les crapauds,
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue;
Et là, tandis qu'il se secoue,
Jetant à ses amis un regard de dédain :
« Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin. »

1 Encore cette mauvaise rime de *hâte* et de *patte!*

XIV. *La Balance de Minos.*

Minos[1], ne pouvant plus suffire
Au fatigant métier d'entendre et de juger
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,
Imagina, pour abréger,
De faire faire une balance
Où dans l'un des bassins il mettait à la fois
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids
Qui déterminait la sentence.
Si le poids s'élevait, alors plus à loisir
Minos examinait l'affaire;
Si le poids baissait, au contraire,
Sans scrupule il faisait punir.
La méthode était sûre, expéditive et claire;
Minos s'en trouvait bien. Un jour, en même temps,
Au bord du Styx la mort rassemble
Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savants.
Minos les fait peser ensemble :
Le poids s'élève; il en met deux,
Et puis trois; c'est en vain; quatre ne font pas mieux.
Minos, un peu surpris, ôte de la balance
Ces inutiles poids, cherche un autre moyen;
Et, près de là voyant un pauvre homme de bien
Qui dans un coin obscur attendait en silence,
Il le met seul alors en contre-poids :
Les six ombres alors s'élèvent à la fois[2].

1. Minos, roi et législateur de la Crète, devint, après sa mort, juge des enfers.
2. Bel éloge de la probité! On voit ce qu'elle pèse dans la balance de Justice.

XV. *Le Renard qui prêche.*

Un vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,
Mais instruit, éloquent, disert,
Et sachant très-bien sa logique,
Se mit à prêcher au désert.
Son style était fleuri, sa morale excellente.
Il prouvait en trois points que la simplicité,
Les bonnes mœurs, la probité,
Donnent à peu de frais cette félicité
Qu'un monde imposteur nous présente,
Et nous fait payer cher sans la donner jamais.
Notre prédicateur n'avait aucun succès;
Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,
Ou bien quelques biches dévotes
Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,
Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.
Il prit le bon parti de changer de matière,
Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,
Contre leurs appétits gloutons,
Leur soif, leur rage sanguinaire.
Tout le monde accourut alors à ses sermons;
Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes;
L'auditoire sortait toujours baigné de larmes,
Et le nom du renard devint bientôt fameux.
Un lion, roi de la contrée,
Bon homme au demeurant, et vieillard fort pieux,
De l'entendre fut curieux.
Le renard fut charmé de faire son entrée
A la cour: il arrive, il prêche, et, cette fois,
Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante
Les féroces tyrans des bois,
Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,
Implorant chaque jour la justice trop lente
Du maître et du juge des rois.

Les courtisans, surpris de tant de hardiesse
Se regardaient sans dire rien;
Car le roi trouvait cela bien.
La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.
Au sortir du sermon, le monarque enchanté
Fit venir le renard : « Vous avez su me plaire,
Lui dit-il; vous m'avez montré la vérité :
Je vous dois un juste salaire;
Que me demandez-vous pour prix de vos leçons? »
Le renard répondit : « Sire, quelques dindons[1]. »

1. Le Renard se trahit, et perd dès lors son autorité, car le premier devoir d'un moraliste est de pratiquer ce qu'il enseigne.

XVI. *Le Paon, les deux Oisons et le Plongeon.*

Un paon faisait la roue, et les autres oiseaux
Admiraient son brillant plumage.
Deux oisons nasillards du fond d'un marécage
Ne remarquaient que ses défauts :
« Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite,
Comme ses pieds sont plats, hideux!
— Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux,
Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette! »
Chacun riait alors du mal qu'il avait dit.
Tout à coup un plongeon sortit :
« Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue
Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens;
Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens,
Et vous n'aurez jamais sa queue[1]. »

1. Ce mot peut s'appliquer à la plupart des détracteurs, qui, sans aucun mérite personnel, se plaisent à faire remarquer les défauts des hommes supérieurs.

XVII. *Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat.*

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collége.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau; tous trois avaient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse[1]
Et tout ce qu'Hérodote et Tite Live ont dit[2].
Un soir, en disputant (des docteurs c'est l'usage),
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
« Ma foi, disait le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix : c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
— J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou : que d'esprit! que de grâce!
Et dans les combats quelle audace!
Que d'aimables héros parmi les citoyens!
A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
Des nations c'est la première.
— Parbleu! dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants :
Et les Romains, que vous en semble?
Est-il un peuple qui rassemble
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants?
Dans les arts, comme dans la guerre,

1. Grammairien grec.
2. Hérodote, historien grec; Tite Live, historien latin.

Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris :
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre. »
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
Quand un rat qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte[1],
Leur cria : « Je vois bien d'où viennent vos débats :
L'Égypte vénérait les chats,
Athènes les hibous, et Rome, au Capitole,
Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :
Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
Que suivent nos opinions. »

1. Ce rat est de la famille de celui de La Fontaine, devenu savant jusques aux dents, pour avoir rongé des livres.

XVIII. *Le Parricide.*

Un fils avait tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours ; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait ;
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyait les humains et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour on le vit détruire, à coups de pierre,
Un malheureux nid de moineaux.
« Eh ! que vous ont fait ces oiseaux ?
Lui demande un passant : pourquoi tant de colère ?
— Ce qu'ils m'ont fait ? répond le criminel :
Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père. »
Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit ;
Sur son front son crime se lit :

Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie,
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper !

XIX. *Le Perroquet confiant.*

« *Cela ne sera rien*, disent certaines gens,
Losque la tempête est prochaine;
Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne ? »
Pourquoi? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.
Un capitaine de navire,
Fort brave homme, mais peu prudent,
Se mit en mer malgré le vent.
Le pilote avait beau lui dire
Qu'il risquait sa vie et son bien,
Notre homme ne faisait qu'en rire,
Et répétait toujours : *Cela ne sera rien.*
Un perroquet de l'équipage,
A force d'entendre ces mots,
Les retint et les dit pendant tout le voyage.
Le navire égaré voguait au gré des flots,
Quand un calme plat vous l'arrête.
Les vivres tiraient à leur fin;
Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.
Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète;
Notre capitaine se tait.
Cela ne sera rien, criait le perroquet.
Le calme continue; on vit vaille que vaille;
Il ne reste plus de volaille :
On mange les oiseaux, triste et dernier moyen !
Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe;
Le perroquet, la tête basse,

Disait plus doucement : *Cela ne sera rien.*
Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée;
Il attendit, il fut étranglé bel et bien;
Et, mourant, il criait d'une voix enrouée
Cela... cela ne sera rien.

XX. *Le Lion et le Léopard.*

Un valeureux lion, roi d'une immense plaine,
Désirait de la terre une plus grande part,
Et voulait conquérir une forêt prochaine,
Héritage d'un léopard.
L'attaquer n'était pas chose bien difficile;
Mais le lion craignait les panthères, les ours,
Qui se trouvaient placés juste entre les deux cours.
Voici comment s'y prit notre monarque habile :
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,
Il député un ambassadeur;
C'était un vieux renard. Admis à l'audience,
Du jeune roi d'abord il vante la prudence,
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,
Sa justice et sa bienfaisance;
Puis, au nom du lion, propose une alliance
Pour exterminer tout voisin
Qui méconnaîtra leur puissance.
Le léopard accepte; et, dès le lendemain,
Nos deux héros, sur leurs frontières,
Mangent, à qui mieux mieux, les ours et les panthères.
Cela fut bientôt fait; mais, quand les rois amis,
Partageant le pays conquis,
Fixèrent leurs bornes nouvelles,
Il s'éleva quelques querelles :
Le léopard lésé se plaignit du lion;
Celui-ci montra sa denture

Pour prouver qu'il avait raison :
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure
Fut le trépas du léopard :
Il apprit alors, un peu tard,
Que contre les lions les meilleures barrières
Sont les petits États des ours et des panthères.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

I. *Le Savant et le Fermier.*

Que j'aime les héros dont je conte l'histoire!
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur!
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,
    Mais je sais qu'ils font mon bonheur.
Avec les animaux je veux passer ma vie;
    Ils sont si bonne compagnie [1]!
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,
    Que tous n'ont pas le même cœur.
Plusieurs que l'on connaît, sans qu'ici je les nomme,
    De nos vices ont bonne part :
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme;
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.
    C'est ainsi que pensait un sage,
    Un bon fermier de mon pays.
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage
On venait écouter et suivre ses avis.
Chaque mot qu'il disait était une sentence.
Son exemple surtout aidait son éloquence;
Et, lorsque environné de ses quarante enfants,
    Fils, petit-fils, brus, gendres, filles,
Il jugeait les procès ou réglait les familles,
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.
Je me souviens qu'un jour dans son champêtre asile

1. *Si bonne compagnie* est là pour *si bons compagnons*. Mais on ne dit pas *être bonne compagnie*, mais *être de bonne compagnie*, ou *faire bonne compagnie*. Peut-être Florian avait-il écrit *font* où l'on a imprimé *sont*.

Il vint un savant de la ville
Qui dit au bon vieillard : « Mon père, enseignez-moi
Dans quel auteur, dans quel ouvrage,
Vous apprîtes l'art d'être sage.
Chez quelle nation, à la cour de quel roi
Avez-vous été, comme Ulysse,
Prendre des leçons de justice?
Suivez-vous de Zénon [1] la rigoureuse loi?
Avez-vous embrassé la secte d'Épicure,
Celle de Pythagore, ou du divin Platon [2]?
—De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,
Répondit le vieillard : mon livre est la nature,
Et mon unique précepteur,
C'est mon cœur.
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle
Des vertus que je dois chérir :
La colombe m'apprit à devenir fidèle;
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir;
Mes bœufs m'enseignent la constance,
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance;
Et, si j'avais besoin d'avis
Pour aimer mes filles, mes fils,
La poule et ses poussins me serviraient d'exemple.
Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple
M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.
Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir;
J'aime et je suis aimé; mon âme est tendre et pure,
Et toujours selon ma mesure
Ma raison sait régler mes vœux :
J'observe et je suis la nature;
C'est mon secret pour être heureux. »

1. Zénon est le chef de la secte des Stoïciens ou de l'école du Portique.
2. L'école de Platon s'appelle l'Académie.

II. *L'Écureuil, le Chien et le Renard.*

Un gentil écureuil était le camarade,
Le tendre ami d'un beau danois [1].
Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade [2],
La nuit les surprit dans un bois.
En ce lieu point d'auberge; ils eurent de la peine
A trouver où se bien coucher.
Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,
Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.
Vers minuit, c'est l'heure des crimes,
Longtemps après que nos amis,
En se disant bonsoir, se furent endormis,
Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,
Arrive au pied de l'arbre, et, levant le museau,
Voit l'écureuil sur un rameau.
Il le mange des yeux, humecte de sa langue
Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver.
Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver;
Il faut donc, par une harangue,
L'engager à descendre; et voici son discours :
« Ami, pardonnez, je vous prie,
Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;
Mais le pieux transport dont mon âme est remplie
Ne peut se contenir : je suis votre cousin
Germain;
Votre mère était sœur de feu mon digne père.
Cet honnête homme, hélas! à son heure dernière,
M'a tant recommandé de chercher son neveu,
Pour lui donner moitié du peu
Qu'il m'a laissé de bien ! Venez donc, mon cher frère,

1. Danois, chien originaire du Danemark.
2. Oreste et Pylade sont célèbres par leur amitié : le premier était fils d'Agamemnon, roi d'Argos, et le second de Strophius, roi de Phocide.

Venez, par un embrassement,
Combler le doux plaisir que mon âme ressent.
Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,
Oh! j'y serais déjà, soyez-en bien certain. »
Les écureuils ne sont pas bêtes,
Et le mien était fort malin.
Il reconnaît le patelin,
Et répond d'un ton doux : « Je meurs d'impatience
De vous embrasser, mon cousin;
Je descends : mais, pour mieux lier la connaissance,
Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,
Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance;
Il dort dans ce trou-là : frappez un peu; je pense
Que vous serez charmé de le connaître aussi. »
Aussitôt maître renard frappe,
Croyant en manger deux : mais le fidèle chien
S'élance de l'arbre, le happe,
Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points : d'abord qu'il est utile
Dans la douce amitié de placer son bonheur;
Puis, qu'avec de l'esprit il est souvent facile
Au piége qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

III. *Le Perroquet.*

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,
Vint s'établir dans un bocage;
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,
Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,
Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,
Critiquait surtout sa cadence.
Le linot, selon lui, ne savait pas chanter;
La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,
Si de bonne heure il eût été son maître,

Et qu'elle eût voulu profiter.
Enfin aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire,
Et, dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,
Le perroquet les faisait taire.
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois
Viennent lui dire un jour : « Mais parlez donc, beau sire;
Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire :
Sans doute vous avez une brillante voix ;
Daignez chanter pour nous instruire. »
Le perroquet, dans l'embarras,
Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :
« Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas[1]. »

1. Satire des critiques qui blâment tout et ne savent rien produire.

IV. *L'Habit d'Arlequin.*

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille[1],
Où l'on vend des oiseaux, des hommes[2] et des fleurs :
A mes fables souvent c'est là que je travaille ;
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi gras j'étais à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,
Quand sur le quai je vis paraître
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,
Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.

1. A Paris, entre le pont Neuf et le pont au Change, sur la rive droite de la Seine.
2. On ne vend plus d'hommes sur le quai de la Ferraille, mais c'était là surtout, au temps de notre auteur, que les raccoleurs, ces recruteurs d'autrefois, exerçaient leur industrie.

Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,
Perruche, cardinal, serin,
Regardaient aussi l'arlequin.
La perruche disait[1] : « J'aime peu son visage,
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal,
Il est d'un si beau vert ! — Vert ! dit le cardinal :
Vous n'y voyez donc pas, ma chère?
L'habit est rouge assurément ;
Voilà ce qui le rend charmant.
— Oh ! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune-citron;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert.—Il est jaune.—Il est rouge, morbleu ! »
Interrompt chacun avec feu ;
Et déjà le trio s'irrite.
« Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert;
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort ; voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire. »

1. La donnée de cet apologue est invraisemblable. On consent bien à croire que les animaux ont parlé et même qu'ils parlent encore; mais si le fabuliste se met de la partie et prétend les avoir entendus converser quai de la Ferraille, on devient incrédule.

V. *Le Hibou et le Pigeon.*

« Que mon sort est affreux ! s'écriait un hibou ;
Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
Je suis isolé sur la terre,
Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou

Consoler un moment ma douleur solitaire. »
Un pigeon entendit ces mots,
Et courut auprès du malade :
« Hélas! mon pauvre camarade,
Lui dit-il, je plains bien vos maux ;
Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
Soit sans épouse, sans parents,
Sans enfants ou petits-enfants.
N'avez-vous point serré les nœuds du mariage
Pendant le cours de vos beaux ans? »
Le hibou répondit : « Non vraiment, mon cher frère ;
Me marier! et pourquoi faire?
J'en connaissais trop le danger.
Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette
Bien étourdie et bien coquette,
Qui me trahît sans cesse ou me fît enrager,
Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,
Ingrats, menteurs, mauvais sujets,
Désirant en secret le trépas de leur père [1] ?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.
Pour des parents, je n'en ai guère,
Et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeants,
Pour le moindre sujet s'irritent,
N'aiment que ceux dont ils héritent ;
Encor ne faut-il pas qu'ils attendent longtemps.
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.
— Je ne suis pas de votre avis,
Répondit le pigeon. Mais parlons des amis ;
Des orphelins c'est la famille :
Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.
— Les amis ! ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hibous qui tendrement s'aimèrent
Pendant quinze ans, et, certain jour,
Pour une souris s'égorgèrent.
Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour.
— Mais ainsi, Dieu me le pardonne!

1. Balzac dit la même chose.

Vous n'avez donc aimé personne ?
— Ma foi non, soit dit entre nous.
— En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous ? »

VI. *La Vipère et la Sangsue*[1].

La vipère disait un jour à la sangsue :
« Que notre sort est différent !
On vous cherche ; on me fuit : si l'on peut, on me tue ;
Et vous, aussitôt qu'on vous prend,
Loin de craindre votre blessure,
L'homme vous donne de son sang
Une ample et bonne nourriture :
Cependant vous et moi faisons même piqûre. »
La citoyenne de l'étang
Répond : « Oh ! que nenni, ma chère ;
La vôtre fait du mal, la mienne est salutaire.
Par moi plus d'un malade obtient sa guérison ;
Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.
Entre nous deux, je crois, la différence est belle :
Je suis remède et vous poison. »

Cette fable aisément s'explique :
C'est la satire et la critique.

1. Imité d'Iriarte, poëte espagnol.

VII. *Le Pacha et le Dervis.*

Un Arabe, à Marseille, autrefois m'a conté
Qu'un pacha turc dans sa patrie

Vint porter certain jour un coffret cacheté
Au plus sage dervis qui fût en Arabie.
« Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,
Des diamants d'un très-grand prix :
C'est un présent que je veux faire
A l'homme que tu jugeras
Être le plus fou de la terre.
Cherche bien, tu le trouveras. »
Muni de son coffret, notre bon solitaire
S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin
D'aller loin ?
L'embarras de choisir était sa grande affaire :
Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts
Se présenter à ses regards.
Notre pauvre dépositaire
Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret ;
Mais un pressentiment secret
Lui conseillait de n'en rien faire,
L'assurait qu'il trouverait mieux.
Errant ainsi de lieux en lieux,
Embarrassé de son message,
Enfin, après un long voyage,
Notre homme et le coffret arrivent un matin
Dans la ville de Constantin [1].
Il trouve tout le peuple en joie :
« Que s'est-il donc passé ? — Rien, lui dit un iman [2],
C'est notre grand vizir que le sultan envoie,
Au moyen d'un lacet de soie,
Porter au prophète un firman [3].
Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires ;
Et, comme ce sont des misères,
Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.

1. Constantinople, autrefois Byzance. Les Turcs, qui la possèdent aujourd'hui, l'appellent Stamboul.

2. Iman, prêtre mahométan.

3. Firman, décret du sultan. Cet iman entend et dit ironiquement que le vizir ou ministre est envoyé dans l'autre monde, auprès de Mahomet, grâce au lacet qui l'a étranglé.

—Souvent?—Oui.—C'est fort bien. Votre nouveau vizir
Est-il nommé? — Sans doute, et le voilà qui passe. »
Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,
Arrive, et reconnaît le pacha son ami.
« Bon, te voilà! dit celui-ci;
Et le coffret? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie:
J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.
Aujourd'hui ma course est finie,
Daignez l'accepter, grand vizir. »

VIII. *Le Laboureur de Castille.*

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.
En vain la fortune l'accable;
En vain mille ennemis, ligués avec le sort,
Semblent lui présager sa perte inévitable :
L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,
Rend inutile leur effort.

Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,
Philippe[1], sans argent, sans troupes, sans crédit,
Chassé par l'Anglais de Madrid[2],
Croyait perdu son diadème.
Il fuyait presque seul, déplorant son malheur :
Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,
Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie
Ses enfants et son roi, sa femme et sa patrie,
Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,
Riche, et pourtant aimé, cité dans les Castilles

1. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, frère du duc de Bourgogne, élève de Fénelon.

2. Capitale de l'Espagne dont Philippe V était roi.—On voit qu'il faut prononcer *Madri* et non *Madride*, comme on le fait trop souvent.

Comme l'exemple des familles.
Son habit, filé par ses filles,
Était ceint d'une peau de loup,
Sous un large chapeau sa tête bien à l'aise
Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,
Et ses moustaches de son nez
Descendaient jusque sur sa fraise[1].
Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux.
Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.
Cet homme, dans cet équipage,
Devant le roi s'arrête, et lui dit : « Où vas-tu ?
Un revers t'a-t-il abattu ?
Vainement l'archiduc[2] a sur toi l'avantage,
C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.
Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?
Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles ;
Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.
Le hasard gagne les batailles ;
Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.
Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,
Tout est à toi, prends tout. Grâces à quarante ans
De travail et d'économie,
Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfants,
Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,
Je ferai le treizième ; et la guerre finie,
Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,
Viendront te demander, pour prix de leur service,
Des biens, des honneurs, des rubans,
Nous ne demanderons que repos et justice :
C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,
Nous fournissons au roi du sang et des richesses ;
Mais, loin de briguer ses largesses,
Moins il donne et plus nous l'aimons.
Quand tu seras heureux, nous fuirons ta présence,

1. Espèce de collerette fort large et en tuyau, qui tenait lieu de cravate.
2. L'archiduc d'Autriche, compétiteur de Philippe V.

Nous te bénirons en silence :
On t'a vaincu, nous te cherchons. »
Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle
Philippe le relève en poussant des sanglots ;
Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,
Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.
Bientôt. selon la prophétie
Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,
Et sur le trône d'Ibérie
N'oublia point le laboureur.

IX. *La Fauvette et le Rossignol*[1].

Une fauvette, dont la voix
Enchantait les échos par sa douceur extrême,
Espéra surpasser le rossignol lui-même,
Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois
Un lieu propre au combat : les juges se placèrent ;
C'étaient le linot, le serin,
Le rouge-gorge et le tarin.
Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.
Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons
Furent gardes du camp ; le merle était trompette ;
Il donne le signal. Aussitôt la fauvette
Fait entendre les plus doux sons ;
Avec adresse elle varie
De ses accents filés la touchante harmonie,
Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.
L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence ;
Alors le rossignol commence :
Trois accords purs, égaux, brillants,

1. L'idée de cet apologue est tirée d'une fable d'Iriarte. Les acteurs sont différents, mais la morale est la même.

Que termine une juste et parfaite cadence,
Sont le prélude de ses chants.
Ensuite son gosier flexible,
Parcourant sans effort tous les tons de sa voix,
Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,
Étonne et ravit à la fois[1].
Les juges cependant demeuraient en balance.
Le linot, le serin, de la fauvette amis,
Ne voulaient point donner de prix ;
Les autres disputaient. L'assemblée en silence
Écoutait leurs doctes avis,
Lorsqu'un geai s'écria : « Victoire à la fauvette ! »
Ce mot décida sa défaite :
Pour le rossignol aussitôt
L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.

Ainsi le suffrage d'un sot
Fait plus de mal que sa critique.

1. On peut lire dans Buffon la description du chant du rossignol, et comparer avec ce passage.

X. *L'Avare et son Fils.*

Par je ne sais quelle aventure,
Un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,
Au marché courut acheter
Des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
Les compta, rangea, recompta,
Ferma les doubles tours de sa double serrure,
Et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,

Les bonnes pommes ménageait ;
Mais, lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,
En soupirant il la mangeait.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,
Découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clefs et va dans ce réduit,
Suivi de deux amis d'excellent appétit.
Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
Et combien de pommes périrent !
L'avare arrive en ce moment,
De douleur, d'effroi palpitant :
« Mes pommes ! criait-il : coquins, il faut les rendre,
Ou je vais tous vous faire pendre.
— Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît ;
Nous sommes d'honnêtes personnes :
Et quel tort vous avons-nous fait ?
Nous n'avons mangé que les bonnes[1]. »

1. Le mot est plaisant, mais les bonnes pommes, en pourrissant comme les autres, seraient devenues mangeables pour l'avare, qui a dû, non sans raison, fouetter nos petits larrons.

XI. *Le Courtisan et le dieu Protée.*

On en veut trop aux courtisans ;
On va criant partout qu'à l'État inutiles
Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles :
Ce sont discours de médisants.

J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie
Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.
Voici comment. Dans le pays
La peste avait été portée,
Et ne devait cesser que quand le dieu Protée

Dirait là-dessus son avis.
Ce dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre :
Pour le faire parler il faut longtemps le suivre,
Près de son antre l'épier,
Le surprendre, et puis le lier,
Malgré la figure effrayante
Qu'il prend et quitte à volonté [1].
Certain vieux courtisan, par le roi député,
Devant le dieu marin tout à coup se présente.
Celui-ci, surpris, irrité,
Se change en noir serpent; sa gueule empoisonnée
Lance et retire un dard messager du trépas,
Tandis que, dans sa marche oblique et détournée,
Il glisse sur lui-même et d'un pli fait un pas.
Le courtisan sourit : « Je connais cette allure,
Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper. »
Il court alors pour l'attraper :
Mais le dieu change de figure;
Il devient tour à tour loup, singe, lynx, renard.
« Tu veux me vaincre dans mon art,
Disait le courtisan : mais, depuis mon enfance,
Plus que ces animaux avide, adroit, rusé,
Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.
Changer d'habit, de mœurs, et même de conscience,
Je ne vois rien là que d'aisé. »
Lors il saisit le dieu, le lie,
Arrache son oracle, et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,
Combien un courtisan peut servir la patrie [2].

1. Voir dans Virgile, *Géorgiques*, livre IV, l'épisode d'Aristée (v. 404) :

Verum ubi correptum manibus vinclisque tenebis,
Tum variæ eludent species atque ora ferarum.
Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulva cervice leæna.

2. On ne comprend pas trop si le poëte plaisante ou s'il parle sérieusement. Si c'est une nouvelle forme d'épigramme, elle est médiocrement plaisante.

XII. *La Guenon, le Singe et la Noix.*

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace.... « Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse[1]! Au diable soit le fruit! »
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit:
« Votre mère eut raison, ma mie;
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir. »

1. La jeune guenon est punie de son mépris de la vieillesse, mais moins sévèrement que le jeune rat de La Fontaine, qui dit en parlant de son père:

Certes, mon père était un pauvre sire!

XIII. *Le Lapin et la Sarcelle*[1].

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle,
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière

1. Cette fable passe, à bon droit, pour le chef-d'œuvre de Florian.

D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leur repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance :
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait;
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,
Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux !
Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
« Hélas! s'écriait-il, m'entends-tu ? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie;
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie;
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi. »
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là, notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage;
Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,
Regarde, et reconnaît... ô tendresse! ô bonheur !

La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie,
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie ; et, par ce souterrain,
Le lapin tout à coup entre dans la volière,
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle ; il l'entraine à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre ;
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux ! que ne sais-je le peindre
Comme je saurais le sentir !
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
« Mes fusils, mes furets ! » criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes ;
Dans le funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir devant elle.
« Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !

Pourquoi pas ? Attends-moi... » La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec, en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

XIV. *Pan et la Fortune.*

Un jeune grand seigneur à des jeux de hasard
Avait perdu sa dernière pistole,
Et puis joué sur sa parole ;
Il fallait payer sans retard :
Les dettes du jeu sont sacrées.
On peut faire attendre un marchand,
Un ouvrier, un indigent,
Qui nous a fourni ses denrées ;
Mais un escroc ! l'honneur veut qu'au même moment
On le paye, et très-poliment.
La loi par eux fut ainsi faite.

Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,
Ordonne une coupe de bois.
Aussitôt les ormes, les frênes,
Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,
Tombent l'un sur l'autre à la fois.
Les faunes, les sylvains, désertent les bocages;
Les dryades en pleurs regrettent leurs ombrages,
Et le dieu Pan, dans sa fureur,
Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,
S'en prend à la Fortune: « O mère du malheur!
Dit-il; infernale furie!
Tu troubles à la fois les mortels et les dieux;
Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie.. »
Il parlait, lorsque dans ces lieux
Tout à coup paraît la déesse.
« Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse;
Je n'ai point causé tes malheurs:
Même aux jeux de hasard, avec certains joueurs,
Je ne fais rien. — Qui donc fait tout? — L'adresse. »

XV. *Le Philosophe et le Chat-huant.*

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
Pour avoir appelé les choses par leur nom,
Un pauvre philosophe errait de ville en ville,
Emportant avec lui tous ses biens, sa raison[1].
Un jour qu'il méditait sur le fruit de ses veilles,
C'était dans un grand bois, il voit un chat-huant
Entouré de geais, de corneilles,
Qui le harcelaient en criant:
« C'est un coquin, c'est un impie,
Un ennemi de la patrie;

1. La raison, le seul bien du sage; c'est dans ce sens que Bias disait: « Je porte tout avec moi. »

Il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons,
 Ensuite nous le jugerons. »
Et tous fondaient sur lui. La malheureuse bête,
Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
Leur disait, mais en vain, d'excellentes raisons.
Touché de son malheur, car la philosophie
 Nous rend plus doux et plus humains,
Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
Puis dit au chat-huant : « Pourquoi ces assassins
 En voulaient-ils à votre vie ?
Que leur avez-vous fait ? » L'oiseau lui répondit :
« Rien du tout ; mon seul crime est d'y voir clair la nuit. »

XVI. *Les deux Chauves.*

 Un jour deux chauves dans un coin
 Virent briller certain morceau d'ivoire :
Chacun d'eux veut l'avoir ; dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
 Un peigne était le beau trésor
 Qu'il eut pour prix de sa victoire.

XVII. *Le Chat et les Rats.*

 Un angora [1], que sa maîtresse
 Nourrissait de mets délicats,
 Ne faisait plus la guerre aux rats ;
Et les rats, connaissant sa bonté, sa paresse,

1. Angora est une ville de l'Asie Mineure, autrefois Ancyre, qui a donné son nom à une espèce de chats, dont le poil est long et soyeux.

Allaient, trottaient partout, et ne se gênaient pas.
Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,
Où notre chat dormait après un bon festin,
    Plusieurs rats viennent dans le grain
    Prendre leur repas ordinaire.
L'angora ne bougeait. Alors mes étourdis
Pensent qu'ils lui font peur ; l'orateur de la troupe
    Parle des chats avec mépris.
    On applaudit fort, on s'attroupe,
    On le proclame général.
Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal[1] :
« Braves amis, dit-il, courons à la vengeance.
De ce grain désormais nous devons être las ;
Jurons de ne manger désormais que des chats ;
On les dit excellents ; nous en ferons bombance. »
A ces mots, partageant son belliqueux transport,
Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élance,
    Et réveille le chat qui dort.
Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,
    Couche bientôt sur la poussière
    Général, tribuns et soldats.
    Il ne s'échappa que deux rats,
Qui disaient, en fuyant bien vite à leur tanière :
    « Il ne faut point pousser à bout
    L'ennemi le plus débonnaire;
On perd ce que l'on tient quand on veut gagner tout. »

1. Tribunal est là pour tribune; car le rat fait ici métier d'orateur, et non de juge.

XVIII. *Le Miroir de la Vérité.*

Dans le beau siècle d'or, quand les premiers humains,
    Au milieu d'une paix profonde,
    Coulaient des jours purs et sereins,

La Vérité courait le monde
Avec son miroir dans les mains.
Chacun s'y regardait, et le miroir sincère
Retraçait à chacun son plus secret désir,
Sans jamais le faire rougir :
Temps heureux, qui ne dura guère!
L'homme devint bientôt méchant et criminel.
La Vérité s'enfuit au ciel
En jetant de dépit son miroir sur la terre.
Le pauvre miroir se cassa.
Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,
Furent perdus pour le vulgaire.
Plusieurs siècles après on en connut le prix;
Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage
Chercher avec soin ces débris,
Les retrouver parfois; mais ils sont si petits,
Que personne n'en fait usage.
Hélas! le sage le premier
Ne s'y voit jamais tout entier.

XIX. *Les deux Paysans et le Nuage.*

« Guillot, disait un jour Lucas
D'une voix triste et lamentable,
Ne vois tu pas venir là-bas
Ce gros nuage noir? C'est la marque effroyable
Du plus grand des malheurs. — Pourquoi? répond Guillot.
— Pourquoi? Regarde donc; ou je ne suis qu'un sot,
Ou ce nuage est de la grêle
Qui va tout abîmer, vigne, avoine, froment;
Toute la récolte nouvelle
Sera détruite en un moment.
Il ne restera rien : le village en ruine
Dans trois mois aura la famine;
Puis la peste viendra; puis nous périrons tous.

— La peste! dit Guillot : doucement, calmez-vous;
Je ne vois point cela, compère :
Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,
C'est que je vois tout le contraire;
Car ce nuage assurément
Ne porte point de grêle; il porte de la pluie.
La terre est sèche dès longtemps;
Il va bien arroser nos champs;
Toute notre récolte en doit être embellie.
Nous aurons le double de foin,
Moitié plus de froment, de raisins abondance;
Nous serons tous dans l'opulence,
Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin[1].
— C'est bien voir que cela! dit Lucas en colère.
— Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.
— Oh! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot;
Attendons la fin de l'affaire :
Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,
Ce n'est pas moi qui pleure ici. »
Ils s'échauffaient tous deux; déjà, dans leur furie,
Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent
Emporta loin de là le nuage effrayant :
Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

1. *Faire besoin*, manquer.

XX. *Le Voyage.*

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route;
Aller de chute en chute; et, se traînant ainsi,
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors amasser[1] les nuages;
Dans un sable mouvant précipiter ses pas;

1. Il faudrait *s'amasser*. *Amasser* n'est pas un verbe neutre.

Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre et mourir.
La volonté de Dieu soit faite!

XXI. *Le Coq fanfaron*[1].

Il fait bon battre un glorieux;
Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux;
Toujours sa vanité trouve dans sa défaite
Un moyen d'être satisfaite.

Un coq sans force et sans talent
Jouissait, on ne sait comment,
D'une certaine renommée.
Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée,
Et chez d'autres encor. Insolent comme un sot,
Notre coq traita mal un poulet de mérite.
La jeunesse aisément s'irrite.
Le poulet offensé le provoque aussitôt,
Et, le cou tout gonflé, sur lui se précipite.
Dans l'instant le coq orgueilleux
Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure;
Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,
Sa mort terminait l'aventure.
Quand le poulet fut loin, le coq, en s'épluchant,
Disait : « Cet enfant-là m'a montré du courage;
J'ai beaucoup ménagé son âge,
Mais de lui je suis fort content. »
Un coq vieux et cassé, témoin de cette histoire,

1. Imité et presque traduit d'Iriarte, dont la fable a pour titre : *Les trois coqs.*

La répandit et s'en moqua.
Notre fanfaron l'attaqua,
Croyant facilement remporter la victoire.
Le brave vétéran, de lui trop mal connu,
En quatre coups de bec lui partage la crête,
Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,
Et le laisse là presque nu.
Alors notre coq, sans se plaindre,
Dit : « C'est un bon vieillard ; j'en ai bien peu souffert :
Mais je le trouve encore vert ;
Et dans son jeune temps il devait être à craindre. »

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

I. *Le Berger et le Rossignol.*

A M. L'ABBÉ DELILLE.

O toi, dont la touchante et sublime harmonie
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,
Digne rival, souvent vainqueur,
Du chantre fameux d'Ausonie[1],
Delille, ne crains rien ; sur mes légers pipeaux
Je ne viens point ici célébrer tes travaux,
Ni dans de faibles vers parler de poésie.
Je sais que l'immortalité,
Qui t'est déjà promise au temple de mémoire,
T'est moins chère que ta gaîté ;
Je sais que, méritant tes succès sans y croire,
Content par caractère et non par vanité,
Tu te fais pardonner ta gloire
A force d'amabilité :
C'est ton secret ; aussi je finis ce prologue.
Mais du moins lis mon apologue ;
Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,
Outrageant un jour tes beaux vers,
Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire,
Je te demande alors de vouloir le relire.

Dans une belle nuit du charmant mois de mai,
Un berger contemplait, du haut d'une colline,

1. Périphrase pour désigner Virgile, le prince des poëtes de l'Italie, qu'on appelle aussi Ausonie. — L'abbé Delille (1738-1813) avait publié en 1769 sa belle traduction des *Géorgiques*.

La lune promenant sa lumière argentine
Au milieu d'un ciel pur, d'étoiles parsemé ;
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,
Au gré du doux zéphir balançant leurs rameaux ;
Et les ruisseaux dans les prairies
Brisant sur des rives fleuries
Le cristal de leurs claires eaux.
Un rossignol, dans le bocage,
Mêlait ses doux accents à ce calme enchanteur.
L'écho les répétait, et notre heureux pasteur,
Transporté de plaisir, écoutait son ramage.
Mais tout à coup l'oiseau finit ses tendres sons.
En vain le berger le supplie
De continuer ses chansons.
« Non, dit le rossignol ; c'en est fait pour la vie ;
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.
N'entends-tu pas dans ce marais
Mille grenouilles coassantes,
Qui par des cris affreux insultent à mes chants ?
Je cède, et reconnais que mes faibles accents
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.
— Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux ;
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux :
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes. »

II. *Les deux Lions.*

Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire [1].
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort

1. On ne dit pas *le pied* d'un désert, et on n'a pas besoin de dire qu'un désert est solitaire.

De quelque naïade [1] expirante.
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante.
Ils pouvaient boire ensemble ; et la fraternité,
Le besoin, leur donnaient ce conseil salutaire :
Mais l'orgueil disait le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère
L'un l'autre ils vont se mesurants,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière ;
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissements,
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblants [2].
Egaux en vigueur, en courage,
Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage ;
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros fatigués, déchirés, haletants,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire :
Mais pendant le combat la source avait tari.
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie :
Hommes, vous êtes ces lions ;
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.

1. Naïade, nymphe de source ou de fontaine, prise pour la source elle-même.

2. Cette description est belle, mais bien inférieure à celle de La Fontaine, quand celui-ci peint la fureur du lion harcelé par un moucheron. La comparaison de ces deux morceaux peut faire comprendre quelle distance sépare le talent et le génie poétiques.

III. *Le procès des deux Renards.*

Que je hais cet art de pédant,
Cette logique captieuse,
Qui d'une chose claire en fait une douteuse,
D'un principe erroné tire subtilement
Une conséquence trompeuse,
Et raisonne en déraisonnant!
Les Grecs ont inventé cette belle manière :
Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire.
Que Dieu leur donne paix! Il s'agit d'un renard,
Grand argumentateur, célèbre babillard,
Et qui montrait la rhétorique.
Il tenait école publique,
Avait des écoliers qui payaient en poulets.
Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais[1],
Devait payer son maître à la première cause
Qu'il gagnerait : ainsi la chose
Avait été réglée et d'une et d'autre part.
Son cours étant fini, mon écolier renard
Intente un procès à son maître,
Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard
Tous les deux s'en vont comparaître.
« Monseigneur, disait l'écolier,
Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer,
Et cela par votre sentence,
Puisque par la sentence
J'aurai droit de ne pas payer[2].
Si je perds, nulle est sa créance;
Car il convient que l'échéance

1. *Palais*, le lieu où siégent les tribunaux.
2. Il faut signaler la négligence du poëte qui fait rimer sans façon et contre la règle les mêmes mots *sentence* et *payer*. On pourrait sans inconvénient supprimer ces deux derniers vers, qui ont l'air d'une glose glissée dans le texte; le sens n'y perdrait rien, et on éviterait un scandale de versification.

N'en devait arriver qu'après
Le gain de mon premier procès;
Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense :
Mon dilemme est certain. — Nenni,
Répondait aussitôt le maître :
Si vous perdez, payez; la loi l'ordonne ainsi.
Si vous gagnez, sans plus remettre,
Payez; car vous avez signé
Promesse de payer au premier plaid gagné :
Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse. »
Chacun attend alors que le juge prononce;
Et l'auditoire s'étonnait
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
Le léopard rêveur prit enfin la parole :
« Hors de cour, leur dit-il : défense à l'écolier
De continuer son métier,
Au maître de tenir école[1]. »

1. On raconte cette aventure d'un sophiste de l'antiquité. Florian s'est contenté de la tourner en apologue et d'en tirer la moralité, qui condamne au silence ceux qui font métier d'abuser de la parole.

IV. *La Colombe et son Nourrisson.*

Une colombe gémissait
De ne pouvoir devenir mère :
Larmes, vœux et soupirs, rien ne réussissait.
Un jour, se promenant dans un bois solitaire,
Elle rencontre en un vieux nid
Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,
Semblable aux œufs de tourterelle.
« Ah! quel bonheur! s'écria-t-elle :
Je pourrai donc enfin couver,
Et puis nourrir, puis élever,
Un enfant qui fera le charme de ma vie!

Tous les soins qu'il me coûtera,
Les tourments qu'il me causera,
Seront encor des biens pour mon âme ravie :
Quel plaisir vaut ces soucis-là? »
Cela dit, dans le nid la colombe établie
Se met à couver l'œuf, et le couve si bien,
Qu'elle ne le quitte pour rien,
Pas même pour manger; l'amour nourrit les mères.
Après vingt et un jours elle voit naître enfin
Celui dont elle attend son bonheur, son destin
Et ses délices les plus chères.
De joie elle est prête à mourir.
Auprès de son petit nuit et jour elle veille,
L'écoute respirer, le regarde dormir,
S'épuise pour le mieux nourrir.
L'enfant chéri vient à merveille;
Son corps grossit en peu de temps :
Mais son bec, ses yeux et ses ailes,
Diffèrent fort des tourterelles;
La mère les voit ressemblants.
A bien élever sa jeunesse
Elle met tous ses soins, lui prêche la sagesse,
Et surtout l'amitié, lui dit à chaque instant :
« Pour être heureux, mon cher enfant,
Il ne faut que deux points, la paix avec soi-même,
Puis quelques bons amis dignes de nous chérir.
La vertu de la paix nous fait seule jouir;
Et le secret pour qu'on nous aime,
C'est d'aimer les premiers, facile et doux plaisir. »
Ainsi parlait la tourterelle,
Quand, au milieu de sa leçon,
Un malheureux petit pinson,
Échappé de son nid, vient s'abattre auprès d'elle.
Le jeune nourrisson à peine l'aperçoit,
Qu'il court à lui. Sa mère croit
Que c'est pour le traiter comme ami, comme frère,
Et pour offrir au voyageur
Une retraite hospitalière :

Elle applaudit déjà. Mais quelle est sa douleur,
Lorsqu'elle voit son fils, ce fils dont la jeunesse
N'entendit que leçons de vertu, de sagesse,
Saisir le faible oiseau, le plumer, le manger,
Et garder, au milieu de l'horrible carnage,
Ce tranquille sang-froid, assuré témoignage
Que le cœur désormais ne peut se corriger?
Elle en mourut, la pauvre mère.
Quel triste prix des soins donnés à cet enfant!
Mais c'était le fils d'un milan.

Rien ne change le caractère.

V. *L'Ane et la Flûte*[1].

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles :
Il faut le leur passer; souvent ils sont heureux :
Grand motif de se croire habiles.
Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : « Ce monde est fou !
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire;
Tandis que moi... Suffit... Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère. »
Notre âne, en raisonnant ainsi,
Avance quelques pas, lorsque, sur la fougère,
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux

1. Imité d'Iriarte.

Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux ;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable !
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :
« Eh ! je joue aussi de la flûte[1] ! »

1. Florian parodie ici, en y faisant allusion, le mot du Corrége, qui s'écria à la vue d'une toile de Raphaël : « Et moi aussi je suis peintre : *son pittor anche io.* »

VI. *Le Paysan et la Rivière.*

« Je veux me corriger, je veux changer de vie,
Me disait un ami ; dans des liens honteux
Mon âme s'est trop avilie ;
J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,
Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.
C'en est fait, je renonce à l'engeance traîtresse
Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer.
Tu connais pour le jeu ma coupable faiblesse :
Eh bien ! je vais la réprimer.
Je vais me retirer du monde ;
Et, calme désormais, libre de tous soucis,
Dans une retraite profonde,
Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.
— Que de fois vous l'avez promis !
Toujours en vain, lui répondis-je.
Çà, quand commencez-vous ? — Dans huit jours sûrement.
— Pourquoi pas aujourd'hui ? Ce long retard m'afflige.
— Oh ! je ne puis dans un moment

Briser une si forte chaîne :
Il me faut un prétexte; il viendra, j'en réponds. »
Causant ainsi, nous arrivons
Jusque sur les bords de la Seine;
Et j'aperçois un paysan
Assis sur une large pierre,
Regardant l'eau couler d'un air impatient :
« L'ami, que fais-tu là? — Monsieur, pour une affaire,
Au village prochain je suis contraint d'aller :
Je ne vois point de pont pour passer la rivière,
Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler[1]. »

Mon ami, vous voilà; cet homme est votre image;
Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours :
Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage;
Car cette eau coulera toujours.

1. Allusion à ce passage d'Horace (Ép. 2, l. I).

Rusticus exspectat dum defluat amnis : at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.

VII. *Jupiter et Minos*

« Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos[1].
Quel est de la vertu le fatal adversaire,
Qui corrompt à ce point la faible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt! Non, mon père.
— Et qu'est-ce donc? — L'oisiveté. »

1. Une des trois Parques, déesse des enfers. Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos de ses longs ciseaux coupait le fil. Ce fil est l'emblème de la vie humaine tranchée par la mort.

VIII. *Le petit Chien.*

La vanité nous rend aussi dupes que sots.

Je me souviens, à ce propos,
Qu'au temps jadis, après une sanglante guerre
Où, malgré les plus beaux exploits,
Maint lion fut couché par terre,
L'éléphant régna dans les bois.
Le vainqueur, politique habile,
Voulant prévenir désormais
Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,
De ses vastes États exila pour jamais
La race des lions, son ancienne ennemie.
L'édit fut proclamé. Les lions affaiblis,
Se soumettant au sort qui les avait trahis,
Abandonnent tous leur patrie.
Ils ne se plaignent pas, ils gardent dans leur cœur
Et leur courage et leur douleur.
Un bon vieux petit chien, de la charmante espèce
De ceux qui vont portant jusqu'au milieu du dos
Une toison tombante à flots,
Exhalait ainsi sa tristesse :
« Il faut donc vous quitter, ô pénates chéris !
Un barbare, à l'âge où je suis,
M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.
Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau,
Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau
Qu'on me refusera peut-être.
O tyran, tu le veux! allons, il faut partir. »
Un barbet l'entendit ; touché de sa misère :
« Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir ?
— Ce qui m'y force? ô ciel! Et cet édit sévère
Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton?...

— Nous? — Non pas vous, mais moi. — Comment! toi,
[mon cher frère?
Qu'as-tu donc de commun ?... — Plaisante question !
Hé! ne suis-je pas un lion[1]? »

1. La petite espèce de chiens dont on veut parler porte le nom de chiens-lions.

IX. *Le Léopard et l'Écureuil.*

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne[1].
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse ;
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit : « Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais ;
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
— Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité : mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens; monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux

1 Sommeil au milieu du jour. Les Italiens l'appellent sieste. Ils font la sieste plus souvent que nous la méridienne.

C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité, que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère. »

X. *Le Prêtre de Jupiter.*

Un prêtre de Jupiter,
Père de deux grandes filles,
Toutes deux assez gentilles,
De bien les marier fit son soin le plus cher.
Les prêtres de ce temps vivaient de sacrifices,
Et n'avaient point de bénéfices[1] :
La dot était fort mince. Un jeune jardinier
Se présenta pour gendre; on lui donna l'aînée.
Bientôt après cet hyménée,
La cadette devint la femme d'un potier.
A quelques jours de là, chaque épouse établie
Chez son époux, le père va les voir.
« Bonjour, dit-il : je viens savoir
Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,
S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir.
— Jamais, répond la jardinière,
Vous ne fîtes meilleure affaire :

1. Biens ecclésiastiques dont les revenus étaient fort recherchés. Le roi les conférait aux prêtres, et quelquefois à de simples clercs ou même à des laïques.

La paix et le bonheur habitent ma maison ;
Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon ;
Il sait m'aimer sans jalousie;
Je l'aime sans coquetterie :
Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux ;
Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie
Fasse pousser nos artichauts.
— C'est là tout ? — Oui vraiment. — Tu seras satisfaite,
Dit le vieillard : demain je célèbre la fête
De Jupiter ; je lui dirai deux mots.
Adieu, ma fille. — Adieu, mon père. »
Le prêtre de ce pas s'en va chez la potière,
L'interroger, comme sa sœur,
Sur son mari, sur son bonheur.
« Oh ! répond celle-ci, dans mon petit ménage,
Le travail, l'amour, la santé,
Tout va fort bien en vérité ;
Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage :
Notre unique désir serait que le soleil
Nous montrât plus souvent son visage vermeil,
Pour sécher notre poterie.
Vous, pontife du dieu de l'air,
Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie ;
Parlez pour nous à Jupiter.
— Très-volontiers, ma chère amie :
Mais je ne sais comment accorder mes enfants :
Tu me demandes du beau temps,
Et ta sœur a besoin de pluie.
Ma foi, je me tairai, de peur d'être en défaut.
Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut ;
Prétendre le guider serait folie extrême :
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même :
Se soumettre, c'est les prier. »

XI. *Le Crocodile et l'Esturgeon.*

Sur la rive du Nil un jour deux beaux enfants
S'amusaient à faire sur l'onde,
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchants,
Les plus beaux ricochets du monde.
Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,
S'élance tout à coup, happe l'un des marmots,
Qui crie, et disparaît dans sa gueule profonde.
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon.
Un honnête et digne esturgeon,
Témoin de cette tragédie,
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots;
Mais bientôt il entend le coupable amphibie
Gémir et pousser des sanglots :
« Le monstre a des remords, dit-il; ô Providence!
Tu venges souvent l'innocence;
Pourquoi ne la sauves-tu pas?
Ce scélérat du moins pleure ses attentats;
L'instant est propice, je pense,
Pour lui prêcher la pénitence :
Je m'en vais lui parler. » Plein de compassion,
Notre saint homme d'esturgeon
Vers le crocodile s'avance :
« Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait;
Livrez votre âme impitoyable
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait;
Le seul médiateur entre eux et le coupable.
Malheureux, manger un enfant!
Mon cœur en a frémi; j'entends gémir le vôtre....
— Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment
De regret d'avoir manqué l'autre. »

Tel est le remords du méchant.

XII. *La Chenille* [1].

Un jour, causant entre eux, différents animaux
Louaient beaucoup le ver à soie :
« Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse ! »
Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse.
Une chenille seule y trouvait des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique ;
Disait des *mais* et puis des *si*.
Un renard s'écria : « Messieurs, cela s'explique ;
C'est que madame file aussi. »

1. Imité d'Iriarte.

XIII. *La Sauterelle*.

« C'en est fait, je quitte le monde ;
Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux
Des crimes, des horreurs, dont sont blessés mes yeux.
Dans une retraite profonde,
Loin des vices, loin des abus,
Je passerai mes jours doucement à maudire
Les méchants de moi trop connus.
Seule ici bas j'ai des vertus :
Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire ;
Tout l'univers m'en veut ; homme, enfants, animaux,
Jusqu'au plus petit des oiseaux,
Tous sont occupés de me nuire.
Et qu'ai-je fait pourtant ?... que du bien. Les ingrats !

Ils me regretteront, mais après mon trépas. »
Ainsi se lamentait certaine sauterelle,
Hypocondre et n'estimant qu'elle.
« Où prenez-vous cela, ma sœur ?
Lui dit une de ses compagnes :
Quoi ! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes
En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,
Sans vous embarrasser des affaires du monde?
Je sais qu'en travers il abonde :
Il fut ainsi toujours, et toujours il sera ;
Ce que vous en direz grand'chose n'y fera.
D'ailleurs, où vit-on mieux ? Quant à votre colère
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous ;
Je pense, ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne ces visions. »
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,
La sauterelle part, et sort de la prairie
Sa patrie.
Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux États ;
Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.
Près de là, des épis nombreux
Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,
Ondoyants et pressés se balançaient entre eux.
« Ah ! que voilà bien mon affaire !
Dit-elle avec transport : dans ces sombres taillis
Je trouverai sans doute un désert solitaire ;
C'est un asile sûr contre mes ennemis. »
La voilà dans le blé. Mais, dès l'aube suivante,
Voici venir les moissonneurs.
Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle ; et, parmi les clameurs,
Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles ;
La terre se découvre, et les blés abattus

Laissent voir les sillons tout nus.
« Pour le coup, s'écriait la triste sauterelle,
Voilà qui prouve bien la haine universelle
Qui partout me poursuit : à peine en ce pays
A-t-on su que j'étais, qu'un peuple d'ennemis
S'en vient pour chercher sa victime.
Dans la fureur qui les anime,
Employant contre moi les plus affreux moyens,
De peur que je n'échappe ils ravagent leurs biens :
Ils y mettraient le feu, s'il était nécessaire.
Eh! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant;
Finissez un travail si grand;
Je me livre à votre colère. »
Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue : il se baisse, la prend,
Et dit, en la jetant dans une herbe fleurie
« Va manger, ma petite amie. »

XIV. *La Guêpe et l'Abeille.*

Dans le calice d'une fleur
La guêpe un jour voyant l'abeille,
S'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
De l'insecte plein de fierté,
Qui lui répond : « Nous sœurs! ma mie;
Depuis quand cette parenté?
— Mais c'est depuis toute la vie,
Lui dit la guêpe avec courroux ;
Considérez-moi, je vous prie :
J'ai des ailes tout comme vous,
Même taille, même corsage;
Et, s'il vous en faut davantage,
Nos dards sont aussi ressemblants.

—Il est vrai, répliqua l'abeille;
Nous avons une arme pareille,
Mais pour des emplois différents:
La vôtre sert votre insolence,
La mienne repousse l'offense;
Vous provoquez, je me défends. »

XV. *Le Hérisson et les Lapins.*

Il est certains esprits d'un naturel hargneux,
Qui toujours ont besoin de guerre;
Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,
Et montrent pour cela des talents merveilleux.
Quant à moi, je les fuis sans cesse,
Eussent-ils tous les dons et tous les attributs;
J'y veux de l'indulgence ou de la politesse:
C'est la parure des vertus.

Un hérisson, qu'une tracasserie
Avait forcé de quitter sa patrie,
Dans un grand terrier de lapins
Vint porter sa misanthropie.
Il leur conta ses longs chagrins,
Contre ses ennemis exhala bien sa bile,
Et finit par prier les hôtes souterrains
De vouloir lui donner asile.
« Volontiers, lui dit le doyen;
Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,
Et nous ne connaissons ni le tien ni le mien;
Tout est commun ici: nos plus grandes affaires
Sont d'aller, dès l'aube du jour,
Brouter le serpolet, jouer sur l'herbe tendre:
Chacun, pendant ce temps, sentinelle à son tour,
Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre;

S'il l'aperçoit, il frappe et nous voilà blottis.
Avec nos femmes, nos petits,
Dans la gaîté, dans la concorde,
Nous passons les instants que le ciel nous accorde.
Souvent ils sont prompts à finir;
Les panneaux, les furets, abrégent notre vie :
Raison de plus pour en jouir.
Du moins par l'amitié, l'amour et le plaisir,
Autant qu'elle a duré nous l'avons embellie :
Telle est notre philosophie.
Si cela vous convient, demeurez avez nous,
Et soyez de la colonie ;
Sinon, faites l'honneur à notre compagnie
D'accepter à dîner, puis retournez chez vous. »
A ce discours plein de sagesse,
Le hérisson repart qu'il sera trop heureux
De passer ses jours avec eux.
Alors chaque lapin s'empresse
D'imiter l'honnête doyen,
Et de lui faire politesse.
Jusques au soir tout alla bien.
Mais, lorsqu'après souper la troupe réunie
Se mit à deviser des affaires du temps,
Le hérisson de ses piquants
Blesse un jeune lapin. « Doucement, je vous prie, »
Lui dit le père de l'enfant.
Le hérisson, se retournant,
En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.
On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.
« Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême ;
Il faut me le passer, je suis ainsi bâti,
Et je ne puis pas me refondre.
— Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,
Tu peux aller te faire tondre »

XVI. *Le Milan et le Pigeon.*

Un milan plumait un pigeon,
Et lui disait : « Méchante bête,
Je te connais; je sais l'aversion
Qu'ont pour moi tes pareils; te voilà ma conquête!
Il est des dieux vengeurs. — Hélas! je le voudrais,
Répondit le pigeon. — O comble des forfaits!
S'écria le milan, quoi! ton audace impie
Ose douter qu'il soit des dieux?
J'allais te pardonner · mais, pour ce doute affreux,
Scélérat, je te sacrifie. »

XVII. *Le Chien coupable.*

« Mon frère, sais-tu la nouvelle?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai? — Très-vrai, mon frère.
— A qui donc se fier, grands dieux! »
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine;
Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure en un jour est finie,

Mille témoins pour un déposent l'attentat [1] :
Recolés, confrontés, aucun d'eux ne varie ;
Mouflar est convaincu du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête
Sur le lieu même du délit.
A son supplice qui s'apprête
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux de Mouflar demandèrent la grâce ;
Elle fut refusée. On leur fit prendre place :
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt, conduit par deux pasteurs :
Il arrive ; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,
Il harangue ainsi l'assistance :
« O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir !
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière ;
Un faux pas m'en a fait sortir.
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul, auprès du grand bois, je gardais le troupeau ;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque là : mais pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste,
J'hésite, je balance... A la fin, cependant,
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant ;
Elle jette des cris de mère...

1. On ne dit pas déposer un fait, mais *d'un* fait ou *sur* un fait.

La tête m'a tourné, j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils;
Et, pour la forcer à se taire,
Je l'égorge dans ma colère.
Le berger accourait armé de son bâton.
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord,
Et que, dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord. »

XVIII. *L'Auteur et les Souris*[1].

Un auteur se plaignait que ses meilleurs écrits
Étaient rongés par les souris.
Il avait beau changer d'armoire,
Avoir tous les piéges à rats
Et de bons chats,
Rien n'y faisait: prose, vers, drame, histoire,
Tout était entamé; les maudites souris
Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,
Ou le récit d'une victoire,
Qu'un petit bouquet à Chloris.
Notre homme au désespoir, et, l'on peut bien m'en croire,
Pour y mettre un auteur peu de chose suffit,

1. Florian a tiré cette fable d'Iriarte, mais il donne tort à l'auteur sur le moyen qu'il emploie pour se venger, tandis que le poëte espagnol l'approuve.

Jette un peu d'arsenic au fond de l'écritoire ;
Puis dans sa colère il écrit.
Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent,
Et crevèrent.

C'est bien fait, direz-vous; cet auteur eut raison.
Je suis loin de le croire : il n'est point de volume
Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon ;
Et l'on déshonore sa plume
En la trempant dans du poison.

XIX. *L'Aigle et le Hibou.*

A DUCIS[1].

L'oiseau qui porte le tonnerre,
Disgracié, banni du céleste séjour
Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre :
Il errait dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laisse après soi la grandeur.
Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve bientôt que la félicité
Consiste dans trois points : travail, paix et santé.
L'aigle est touché de ce langage :
« Mon frère, répond-il (les aigles sont polis
Lorsqu'ils sont malheureux), que je vous trouve sage!
Combien votre raison, vos excellents avis,
M'inspirent le désir de vous voir davantage,

1. Bon poëte et homme excellent, Ducis, auteur de plusieurs tragédies qui ont réussi, né en 1733, est mort en 1816.

De vous imiter, si je puis !
Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,
Connaissait bien tout votre prix ;
C'est avec elle, j'imagine,
Que vous en avez tant appris.
— Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science ;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux
Se disputer entre eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon ermitage.
Si malheureusement, le matin, dans le bois,
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie
M'aperçoit ; aussitôt leur glapissante voix
Appelle de partout une troupe étourdie,
Qui me poursuit et m'injurie :
Je souffre, je me tais ; et, dans ce chamaillis,
Seul, de sang-froid et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,
Je laisse les soucis, les craintes à la porte ;
Voilà tout mon savoir : *Je m'abstiens, je supporte ;*
La sagesse est dans ces deux mots. »

Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis[1] tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès,
Ne sont rien à tes yeux, auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand, de l'Eschyle anglais[1] heureux imitateur,
Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Macbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton âme attendrie ;

1. Shakspeare, dont Ducis a imité avec succès l'Hamlet, l'Othello, le Macbeth et le roi Lear.

Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.
Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature :
Le vain désir d'être oublié
T'occupe et te charme sans cesse ;
Ah ! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point ta sagesse.

XX. *Le Poisson volant.*

Certain poisson volant, mécontent de son sort,
Disait à sa vieille grand'mère :
« Je ne sais comment je dois faire
Pour me préserver de la mort.
De nos aigles marins je redoute la serre,
Quand je m'élève dans les airs ;
Et les requins me font la guerre,
Quand je me plonge au fond des mers.
La vieille lui répond : « Mon enfant, dans ce monde,
Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,
Il faut tout doucement suivre un petit chemin,
En nageant près de l'air et volant près de l'onde [1]. »

1. C'est le conseil qu'on lit dans Ovide :

Inter utrumque tene, medio tutissimus ibis.

C'est aussi ce que Florian a pratiqué littérairement. Il a connu la portée de son esprit, et il en a tiré le meilleur parti possible dans le genre tempéré, sans jamais viser au sublime, qui n'était pas son fait.

ÉPILOGUE.

C'est assez, suspendons ma lyre,
Terminons ici mes travaux.
Sur nos vices, sur nos défauts,
J'aurais encor beaucoup à dire;
Mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
L'orgueil, l'intérêt, la folie,
Troubleront toujours l'univers.
Vainement la philosophie
Reproche à l'homme ses travers;
Elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
Comme il lui plaît, comme il l'entend;
Vivons caché, libre et content,
Dans une retraite profonde.
Là, que faut-il pour le bonheur ?
La paix, la douce paix du cœur,
Le désir vrai qu'on nous oublie;
Le travail, qui sait éloigner
Tous les fléaux de notre vie;
Assez de bien pour en donner,
Et pas assez pour faire envie

FIN.

RUTH.

ÉGLOGUE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIÈVRE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour!
Voyez ce faible enfant que le trépas menace;
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse :
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami, dès qu'il est malheureux :
Ce vieillard, qui va perdre un reste de lumière,
Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.
Bienfait du Créateur, qui daigne nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir!
Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour, comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
C'est ainsi que de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge [1], au nom de l'Éternel
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.

1. In diebus unius judicis, quando judices præerant, facta est fames in terra. Abiitque homo de Bethleem Juda, ut peregrinaretur in regione Moabitide, cum uxore sua ac duobus liberis, etc.

Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère,
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :
« Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis;
Je retourne en Juda, mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :
Que mon Dieu soit béni! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi!
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu ; n'oubliez pas que je fus votre mère. »
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle : « Ah! laissez-moi vous suivre[1];
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.
La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :
Jusque-là vous servir fera mes plus doux soins ;
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins. »
Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,

1. Ne adverseris mihi ut relinquam te et abeam : quocumque enim perrexeris, pergam; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit, in ea moriar, ibique locum accipiam sepulturæ.

Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les États.
De son peuple chéri Dieu réparait les pertes :
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
« Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous.
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie !
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille : cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau.
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance.
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel. »
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.
Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée,
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas ;
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas :
« Quoi[1] ! c'est là Noémi ? — Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle ;
J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami ;
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi. »
Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :
Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,
Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit ;
De Booz dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Ruth[2] suivait dans son champ la dernière glaneuse :

1. Dicebantque : Hæc est illa Noemi? Quibus ait : Ne vocetis me Noemi, id est pulchram ; sed vocate me Mara, id est amaram : quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. Egressa sum plena ; et vacuam reduxit me Dominus.

2. Et colligebat spicas post terga metentium.... Et ait Booz ad Ruth : Audi, filia ; ne vadas in alterum agrum ad colligendum.... Si sitieris, vade ad sarcinulas, et bibe aquas de quibus et pueri bibunt.

Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné:
« Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles:
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,
Venez des moissonneurs partager le repas.
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne :
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne. »
Il dit. Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié;
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère[1],
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
« Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle :
Il faut que sans te voir elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance. »
Le zélé serviteur se presse d'obéir;
Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en chantant : « Bénissons le Seigneur,
Dit-elle; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage. »

1. Sedit itaque ad messorum latus, et congessit polentam sibi, comeditque.... et tulit reliquias. Atque inde surrexit, ut spicas ex more colligeret. Præcepit autem Booz pueris suis, dicens.... De vestris manipulis projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat.

De son travail[1] alors elle montre le fruit.
« Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit :
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille.
Le vertueux Booz est de notre famille;
Et nos lois.... Je ne puis vous expliquer ces mots,
Mais retournez demain dans le champ de Booz :
Il vous demandera quel sang vous a fait naître;
Répondez : « Noémi vous le fera connaître;
« La veuve de son fils embrasse vos genoux. »
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance
Que le sage Booz respecte l'innocence,
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir[2]. »
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.
  Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés :
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille.
Mais aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.
D'un paisible sommeil il goûtait le repos;
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth s'arrête : « O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs !
Dieu pour se faire aimer doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le; ce songe, hélas! est la vérité même. »
  Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
« Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous,

1. Portans reversa est, et ostendit socrui suæ; et dedit ei de reliquiis cibi sui, etc.
2. Filia mea, quæram tibi requiem, et providebo ut bene sit tibi. Booz iste propinquus noster est, etc.

Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance ;
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer?
Non, ma mère me dit que je peux vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille :
Est-il vrai que Booz soit de notre famille?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.
— O ciel! repond Booz, ô jour trois fois heureux!
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère!
Je suis de votre sang; et, selon notre loi,
Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
Au mien l'on aime encor, près de vous je le sens;
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs?
Dissipez la frayeur dont mon âme est saisie :
Moïse ordonne en vain le bonheur de ma vie;
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.
— Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur?
Lui dit Ruth; vous verriez que la loi de ma mère
Me devient en ce jour et plus douce et plus chère. »
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : « Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi ; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas! nous n'aurons pas l'amour ;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie;
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu,
De laisser Ruth heureuse en lui disant adieu. »
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière;
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie, et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,

Son épouse eut un fils[1] ; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse ;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :
« Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi. »

1. Tulit itaque Booz Ruth, et accepit uxorem.... et dedit illi Dominus ut conciperet et pareret filium.... Susceptumque Noemi puerum posuit in sinu suo, et nutricis ac gerulæ fungebatur officio.

TOBIE.

POËME TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE.

A MESDEMOISELLES DE L. B. ET D. D.

AGÉES DE NEUF A DIX ANS.

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance
Conservez seulement la grâce et l'innocence,
Dont le précoce esprit, empressé de savoir,
Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir,
De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire.
Dans ce simple récit point d'amour, point de gloire :
C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,
Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.
Ah ! ces vertus pour vous ne sont point étrangères :
Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs
Expiaient dans les fers leurs coupables erreurs,
Il fut un juste encore; il avait nom Tobie.
Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,
Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnait pas moins
Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins[1].
A travers les dangers, par des routes secrètes,
De ses frères captifs parcourant les retraites,
Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin;
Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin;
Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,

1 Tobias quotidie pergebat per omnem cognationem suam, et consolabatur eos, dividebatque unicuique, prout poterat, de facultatibus suis, esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat, etc.

Lui présageaient du roi la vengeance cruelle[1] :
« Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,
Et les infortunés me sont plus chers que moi. »
Un jour[2], après avoir, pendant la nuit obscure,
A des morts délaissés donné la sépulture,
De travail épuisé, de fatigue abattu,
Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,
Le vieillard lentement au pied d'un mur se traîne.
Il dormait, quand l'oiseau que le printemps ramène,
Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,
Fait tomber sur ses yeux un excrément impur :
A Tobie aussitôt la lumière est ravie.
Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie :
« O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver!
Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver :
Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,
Ne pourront plus au ciel précéder ma prière;
Vers le pauvre avec peine, hélas! j'arriverai;
Je ne le verrai plus, mais je le bénirai. »
Ses amis cependant, sa famille, sa femme,
Loin d'émousser les traits qui déchiraient son âme,
De porter sur ses maux le baume précieux
De la compassion, seul bien des malheureux,
Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance[3] :
« Où donc, lui disent-ils, est cette récompense
Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur? »
Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur;
Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,
Fort contre le malheur, faible contre ses proches,
Désire le trépas et le demande au ciel.
Sa prière monta jusques à l'Éternel :

1. Arguebant autem eum omnes proximi ejus, dicentes : Jam hujus rei causa interfici jussus es.... Sed Tobias, plus timens Deum quam regem, etc.

2. Contigit autem ut, quum die, fatigatus a sepultura, jactasset se juxta parietem, et obdormisset, ex nido hirundinum dormienti illi calida stercora inciderent super oculos ejus, fieretque cæcus.

3. Irridebant vitam ejus, dicentes : Ubi est spes tua, pro qua eleemosynas et sepulturas faciebas?

L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.
 Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,
Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,
De l'aimable innocence a gardé le trésor,
Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,
Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,
Possédant sa beauté, sa grâce et sa pudeur.
Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur :
« Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père :
De ton respect pour moi fais hériter ta mère[1] ;
Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,
Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour :
Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse ?
Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse ;
Que surtout l'indigent trouve en toi son appui[2] ;
Partage tes habits et ton pain avec lui ;
Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore ;
Riche, donne beaucoup ; et, pauvre, donne encore :
Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.
Je dois, en ce moment, confier à ta foi
Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,
Je laissai dix talents, mon unique richesse :
Va toi-même à Ragès pour les redemander.
Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider ;
Cherche dans nos tribus un conducteur fidèle,
Dont nous reconnaîtrons et la peine et le zèle. »
 Il dit. Son fils le quitte et court vers sa tribu.
Devant lui se présente un jeune homme inconnu,
Dont la taille, les traits, la grâce plus qu'humaine
Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne ;
Ses yeux doux et brillants, sa touchante beauté,
Son front, où la noblesse est jointe à la bonté,

1. Honorem habebis matri tuæ omnibus diebus vitæ ejus : memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te in utero suo.

2. Panem tuum cum esurientibus comede, et de vestimentis tuis nudos tege. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue : si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri stude.

Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême.
C'était l'ange du ciel envoyé par Dieu même,
Qui venait de Tobie assurer le bonheur.
L'ange s'offre à servir de guide au voyageur :
Il le suit chez son père, et le vieillard en larmes
Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes ;
Longtemps il l'interroge, et lui tendant les bras :
« De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas ;
Vieux, souffrant et privé de la clarté céleste,
Mon enfant de la vie est tout ce qui me reste :
La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.
De mon dernier trésor je vous fais le gardien.
Ah ! vous me le rendrez : mon âme satisfaite
Éprouve, en vous parlant, une douceur secrète ;
Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur
Que vous serez conduits par l'ange du Seigneur.
O mon fils, pour adieu reçois ce doux présage. »
Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage,
Il presse en gémissant sa mère sur son sein.
Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin :
Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle
Ses adieux et ses cris ; alors le chien fidèle[1],
Seul ami demeuré dans la triste maison,
Court, et du voyageur devient le compagnon.
Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes,
Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.
Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,
Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,
Découvre un monstre affreux, dont la gueule béante
Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.
L'ange accourt : « Saisissez, lui dit-il, sans frémir,
Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir.
Prenez son fiel sanglant[2], il vous est nécessaire :
Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire. »

1. Profectus est Tobias, et canis secutus est eum, etc.
2. Exentera hunc piscem, et cor ejus, et fel.... Quod quum fecisset, assavit carnes ejus, et secum tulerunt in via.

Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant;
Il partage le corps du monstre palpitant,
En réserve le fiel; sur une flamme pure
Le reste préparé devient sa nourriture.
Cependant de Ragès, au bout de quelques jours,
Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.
L'ange, avant d'arriver aux portes de la ville :
« De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile;
Dès longtemps Gabélus a quitté ces climats.
Chez un autre que lui je vais guider vos pas;
Le riche Raguel, neveu de votre père,
A pour fille Sara, son unique héritière.
Son plus proche parent doit seul la posséder;
La loi l'ordonne ainsi, venez la demander. »
Interdit à ces mots, le docile Tobie
Lui répond : « O mon frère, à vous seul je confie [1]
Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :
Tout Israël connaît sa vertu, sa beauté;
Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,
Ont, dès le même soir, fini leur destinée.
Que deviendra mon père, hélas! si je péris?
— Ne craignez rien, dit l'ange et suivez mes avis.
Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,
Les amants de Sara brûlaient d'un feu profane,
Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous,
Que la loi de Moïse a nommé son époux,
Dont le cœur, aux vertus formé dès votre enfance,
Épurera l'amour par la chaste innocence,
Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel. »
En prononçant ces mots, ils sont chez Raguel.
Tous deux, les yeux baissés, demandent à l'entrée
Cette hospitalité des Hébreux révérée.

1. Audio quia tradita est septem viris, et mortui sunt.... Timeo ne forte et mihi hæc eveniant, et, quum sim unicus parentibus meis, deponam senectutem illorum cum tristitia ad inferos. Tunc angelus dixit ei : Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent.... habet potestatem dæmonium super eos. Tu autem, etc.

Raguel, à leur voix empressé d'accourir,
Rend grâce aux voyageurs qui l'ont daigné choisir,
Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,
Il reconnaît les traits du vieillard de Ninive.
Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux :
« Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux
Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie ?
— Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connaissez Tobie [1] ?
— Qui de nous a souffert et ne le connaît pas ?
— Ah ! parlez : avons-nous à pleurer son trépas ?
Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,
L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères ?
— Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.
— O jour trois fois heureux ! Enfant que je bénis,
Viens, accours dans mon sein ; que Raguel embrasse
Le digne rejeton d'une si sainte race !
Ton père soixante ans fut notre unique appui ;
Viens jouir, ô mon fils, de notre amour pour lui. »
Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,
Annonce son bonheur à toute sa famille,
Et veut que d'un bélier immolé par sa main
Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin
On obéit. Tobie, assis près de son guide,
Sur la belle Sara porte un regard timide :
Il rencontre ses yeux ; aussitôt la pudeur
Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.
Il s'enhardit pourtant ; et d'une voix émue :
« O Raguel, dit-il, notre loi t'est connue ;
Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux
Aux liens que le sang a formés entre nous ;
Je réclame la loi, je suis de ta famille ;
Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.
Mes seuls titres, hélas ! pour obtenir sa foi,

1. Dixitque illis Raguel ; Nostis Tobiam fratrem meum ? Qui dixerunt : Novimus. Et misit se Raguel, et cum lacrimis osculatus est eum, et, plorans supra collum ejus, dixit : Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es.... Et præcepit Raguel occidi arietem et parari convivium.

Sont le nom de mon père et mon respect pour toi. »
  Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes [1].
Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes :
Son épouse et sa fille, en se pressant la main,
Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.
Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence
Dans leur cœur pas à pas fait rentrer l'espérance,
Il les plaint, les console, et de leur souvenir
Bannit les maux passés par les biens à venir.
Raguel entraîné cède au pouvoir suprême
De ce jeune inconnu qu'il révère et qu'il aime;
Il unit les époux au nom de l'Éternel,
Les bénit en tremblant, les recommande au ciel,
Et, pendant le festin, sa timide allégresse
Voile quelques instans sa profonde tristesse.
Le repas achevé, dans leur appartement
Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.
A genoux aussitôt, le front dans la poussière [2],
Ils élèvent au ciel leur touchante prière :
« Dieu puissant, disent-ils, qui daignas de tes mains
Former une compagne au premier des humains,
Afin de consoler sa prochaine misère
Par le doux nom d'époux et par celui de père,
Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait
Qui pour le cœur de l'homme, hélas! ne fut point fait;
Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre :
La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,
Des héritiers nombreux dignes de te chérir,
Et des jours innocents passés à te servir. »
  Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.
Dès que le chant du coq annonce la lumière,

1. Quo audito verbo Raguel expavit, sciens quod evenerit septem viris.... Et dixit angelus : Noli timere... etc. Et apprehendens dexteram filiæ suæ, dexteræ Tobiæ tradidit..., etc.

2. Instanter orabant ambo simul.... Domine Deus patrum nostrorum ... tu fecisti Adam de limo terræ, dedistique ei adjutorium Hevam.... Miserere nobis, et consenescamus ambo pariter sani. Et factum est circa pullorum cantum, etc.

Raguel, son épouse, accourent tout tremblants,
N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfans :
Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.
De festons aussitôt ils parent leur asile,
Font ruisseler le sang des taureaux immolés,
Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.
L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie,
Allait redemander le dépôt de Tobie.
Gabélus le lui rend ; et l'ange de retour,
Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,
Retrouve son ami pensif et solitaire,
Soupirant en secret de l'absence d'un père.
« Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur :
Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.
Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,
Je ne vois que mon père en proie à l'indigence :
Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir ;
Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir.
Il est père ; aisément son âme doit comprendre
Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre. »
Il dit. L'ange aussitôt va trouver Raguel :
Il le fait consentir à ce départ cruel.
Le malheureux vieillard les conjure, les presse
De revenir un jour consoler sa vieillesse ;
Tobie en fait serment ; et bientôt les chameaux,
Les esclaves nombreux, les mugissants troupeaux,
Qui de la jeune épouse ont été le partage,
Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.
L'ange, présent partout, guide les conducteurs.
Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère ;
Son époux la soutient sur son sein palpitant ;
Et le fidèle chien marche en les précédant.
Hélas ! il était temps que le jeune Tobie [1]

1. Quum vero moras faceret Tobias causa nuptiarum, sollicitus erat pater ejus Tobias.... Cœpit autem contristari nimis ipse, et

A son malheureux père allât rendre la vie.
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,
Comptant de son retour le moment écoulé,
Se traînait chaque jour aux portes de Ninive
Son épouse guidait sa démarche tardive.
Le vieillard restait seul, assis sur le chemin.
Vers chaque voyageur il étendait la main :
Le voyageur passait ; et Tobie en silence
Pour la reperdre encore attendait l'espérance.
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,
Cherchait au loin des yeux l'objet de son amour,
Pleurait de ne point voir cet enfant qu'elle adore,
Et suspendait ses pleurs pour le chercher encore.
Mais ce fils approchait : accusant ses lenteurs,
Il laisse ses troupeaux aux soins de leurs pasteurs,
Les précède avec l'ange ; et sa mère attentive [1]
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard ;
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieil-
Il reconnaît son maître, il jappe, il le caresse, [lard ;
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend :
Il se lève ; et, d'un pas chancelant et rapide,
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide :
« O mon fils, criait-il, c'est toi, c'est toi.... » Soudain
Le jeune homme en pleurant s'élance dans son sein :
Le vieillard le reçoit, et le serre, et le presse ;

Anna uxor ejus cum eo, et cœperunt ambo simul flere, eo quod die statuto minime reverteretur filius eorum ad eos..., etc. Mater, quotidie exsiliens, circumspiciebat et circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

1. Et dum ex eodem loco specularetur adventum ejus, vidit a longe, et illico agnovit venientem filium suum ; currensque..., etc. Tunc præcucurrit canis qui simul fuerat in via, et, quasi nuntius adveniens, blandimento caudæ suæ gaudebat. Et consurgens cæcus pater ejus, cœpit offendens pedibus currere, et, data manu puero, occurrit obviam filio suo

D'un long embrassement il savoure l'ivresse;
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.
La mère arrive alors palpitante, éperdue,
Réclamant à grand cris une si chère vue;
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux;
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.
Après ces doux transports, l'ange dit à son frère
De toucher du vieillard la tremblante paupière [1]
Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.
Le jeune homme obéit à ses ordres divins,
Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.
« Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste!
J'avais péché longtemps, et longtemps je souffris:
Mais je revois enfin et le ciel et mon fils;
O mon Dieu, je rends grâce à ta bonté propice:
Oui, ta miséricorde a passé ta justice. »
Il dit; et de Sara les serviteurs nombreux,
Les troupeaux, les trésors, viennent frapper ses yeux.
La modeste Sara descend, lui fait hommage
De ces biens devenus désormais son partage,
Lui demande à genoux d'aimer et de bénir
L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.
Le vieillard étonné la relève, l'embrasse;
Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grâce,
Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit
De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.
« Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère [2]
Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire;
Il a guidé mes pas, il défendit mes jours;

1. Tunc sumens Tobias de felle piscis, linivit oculos patris sui.... Statim visum recepit, et glorificabant Deum.... Dicebatque Tobias: Benedico te, Domine.... quia tu castigasti me.... Et ecce ego video Tobiam filium meum.

2. Me duxit et reduxit sanum.... uxorem ipse me habere fecit.... me ipsum a devoratione piscis eripuit, te quoque videre fecit lumen cœli.... Quid illi ad hæc poterimus dignum dare? Sed peto, pater mi, ut roges eum si forte dignabitur medietatem de omnibus quæ allata sunt sibi assumere.

C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours,
Lui seul vous fait revoir la céleste lumière ;
Il m'a donné ma femme et m'a rendu mon père ;
Hélas ! que peut pour lui notre vive amitié?
Des trésors de Sara donnons-lui la moitié :
Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore ;
S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore. »
Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,
Rougissant tous les deux d'offrir ce faible prix,
Le pressent de choisir dans toute leur richesse
L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :
« Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus ;
Gardez, gardez vos biens, et surtout vos vertus,
Elles vous ont valu le secours de Dieu même.
Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime[1] :
Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux
Répandus, prodigués à tant de malheureux.
Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,
Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,
Fut écrit dans le ciel ; Dieu conserve en ses mains,
Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.
Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage :
Au pauvre, à l'indigent faites-en le partage ;
Donnez pour amasser auprès de l'Éternel,
Vivez longtemps heureux, moi je retourne au ciel. »

1. Ego enim sum Raphael angelus, unus ex septem qui adstamus ante Dominum.... Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna.... quoniam eleemosyna a morte liberat.... et facit invenire misericordiam...., etc. Tempus est ergo ut revertar ad eum qui me misit...., etc.

TABLE DES MATIÈRES.



